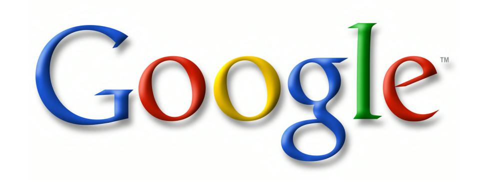
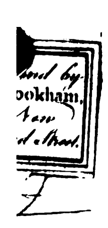
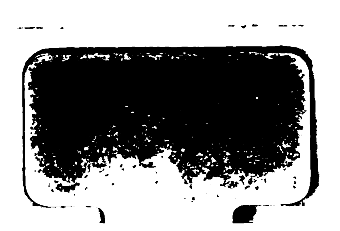







CHE SARA SARA

Francis Duke of Bedford.
OAKLEY HOUSE.



by A. G. Meissner

# HISTOIRE
DE LA
VIE ET DE LA MORT
DE
# BIANCA CAPELLO.

T. I.

*Il a donc pitié de nous. Mais peut-il nous secourir?*

# HISTOIRE
## DE LA
## VIE ET DE LA MORT
## DE
# BIANCA CAPELLO,
## NOBLE VÉNITIENNE,
## ET GRANDE-DUCHESSE
## DE TOSCANE.

---

*Sævus amor*...... VIRG. Eccl. VIII.

---

TOME PREMIER.

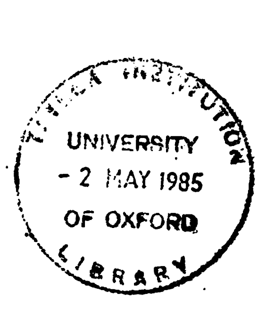


A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, Hôtel de Château-Vieux, rue Saint-André-des-Arts.

---

1790.


UNIVERSITY
- 2 MAY 1985
OF OXFORD
LIBRARY

# PREFACE.

ON ne ſauroit nier que le vrai & le bien moral ne ſoient deux objets chéris, vers leſquels une puiſſance impérieuſe porte tous les mouvemens de notre ame. Il eſt également vrai que l'eſprit & le cœur, ces deux arbitres ſouverains de la conduite de l'homme, éprouvent ſans ceſſe l'impulſion d'un principe actif, qui fait que le premier ſe porte avec force vers la vérité, & que l'autre toujours excité, recherche avec ardeur un aliment à ſes deſirs. S'il exiſte un être, dont l'ame n'éprouve que la froideur de l'indifférence pour ces deux

grands objets de l'homme ; seul il est coupable: Les illusions, les affections déréglées, auxquelles il se livre, font taire la nature chez lui, éteignent, ou du moins amortissent cette flamme céleste, qui vient échauffer son cœur dans les commencemens de son existence.

Au reste, il est plus d'un chemin par où l'esprit s'efforce d'arriver à ce *vrai*, qui seul peut le satisfaire ; les sciences diverses sont comme autant de sources où il tâche d'étancher la soif ardente qu'il a de la vérité ; tandis que le cœur, incapable de trouver son repos ailleurs que dans le bien moral, nous fait chercher dans la science de la

morale le chemin qui y conduit. Mais pour l'ordinaire le peuple, & sous cette dénomination il faut comprendre ce grand nombre d'individus, qui se croient au-dessus de la populace, sans lui être que de très-peu supérieurs; le peuple, dis-je, ne sait, ou ne veut, ou ne peut pas s'appliquer à cette belle & importante scien-ce. Il a donc fallu lui substituer quelqu'autre genre d'instruction moins austere, qui, réunissant l'utilité à l'agrément, ne rebutât point, par ses difficultés, ceux qui ne veulent que ramasser des fleurs & laisser l'épine des sciences. De tous les voiles gracieux dont a su envelopper la trop rigide morale, celui qui certainement mérite la préférence, c'est

l'hiſtoire qui n'eſt en vérité que la morale même miſe en action ; elle enſeigne par des exemples frappans ce que nous devons fuir ou rechercher, pour goûter dans ce miſérable exil la foible portion de bonheur qui n'y eſt point refuſée à l'humanité. Il ne faut donc pas s'étonner ſi Cicéron l'appelle la *maîtreſſe de la vie*, puiſqu'en développant en nous les germes cachés de la morale, elle nous montre dans les actions d'autrui ce que nous avons à faire, & nous enſeigne, aux dépens de nos ſemblables, à éviter les dangereux écueils, où les tempêtes du monde ne nous font faire que trop ſouvent de funeſtes naufrages.

L'hiſtoire eſt par conſéquent auſſi néceſſaire au monde que la morale ; je prétends même que celle-ci eſt moins propre que celle-là à détourner les hommes du vice, & à leur inſpirer le goût de la vertu. En effet, ſes préceptes ont preſque toujours je ne ſai quoi d'abſtrait & de rude, qui les rend ou moins intelligibles, ou moins aimables aux hommes diſpos à la corruption ; au lieu que les récits que nous fait l'hiſtoire des actions bonnes ou mauvaiſes de ceux qui nous ont précédés, nous attachent aux unes par un charme ſecret, & nous inſpirent une horreur invincible pour les autres. Et pour ne point parler de mille & mille exemples divers, quelle eſt

l'ame bien née, qui, lisant dans l'histoire de la Grece, qu'Alexandre, même au milieu de la confusion de l'incendie de Thébes, défendit sévérement à ses soldats de faire le moindre dommage à la maison ou aux descendans de Pindare, & cela par le seul motif d'honorer la mémoire d'un grand Poëte; quel est, dis-je, le lecteur qui n'apprendra point par l'exemple d'un si grand monarque à respecter non-seulement la personne, mais aussi la mémoire des gens de lettres? Au contraire, qui ne frémira d'horreur, qui ne détestera la cruauté impie d'une ame scélérate, en lisant dans l'histoire romaine que Tullie, cette fille barbare de Servius, pénul-

tieme Roi des Romains, poussa ses chevaux effrayés, & fit passer son char sur le corps de son pere, qu'elle avoit fait assassiner, & qui, encore palpitant & noyé dans son sang, étoit abandonné dans la rue?

Si quelqu'un me demandoit la cause de cela, je croirois pouvoir l'attribuer à ce que l'histoire, non contente de nous inspirer par ses réflexions l'amour du bien & l'horreur du mal, expose à nos yeux dans le récit des exemples véritables que la nuit de l'ignorance nous avoit jusqu'alors dérobés. C'est pour cette raison qu'elle satisfait à la fois le cœur & l'esprit; le cœur, par les exemples loua-

bles dont elle lui offre le ſpectacle, & l'eſprit, par des vérités, dont il fait ſon aliment. Si donc, comme je l'ai dit, le vrai & le bien moral ſont deux objets vers leſquels une pente invincible entraînera en tout tems notre ame, juſqu'à ce que placés dans le ſein de notre adorable Créateur, nous y goûtions la pleine jouiſſance de l'un & de l'autre : qui n'appercevra pas que l'hiſtoire mérite d'être enviſagée comme la meilleure école de l'homme ?

Il réſulte delà que ces fables que l'on appelle romans, peuvent bien plaire à certains eſprits languiſſans & pareſſeux, à qui l'oiſiveté fait un fardeau de ce

peu de momens que nous avons à vivre ; mais qu'ils ne ſatisferont en aucun tems le cœur de ceux qui vivent pour penſer. Il peut arriver quelquefois que certains romans exciteront au bien, & feront abhorer le mal ; mais l'ame qui penſe ne trouvera jamais dans leurs récits controuvés la nourriture qu'elle demande. Comme ſa deſtination eſt de courir continuellement après la vérité, le moindre ſoupçon de faux ſuffit pour lui inſpirer du dégoût ; & le cœur que l'eſprit entraîne toujours, partageant ſon mécontentement, ſe défie du bien même que la main de la vérité ne lui préſente pas.

Si tel eſt le ſort de bons ro-

mans, c'eſt-à-dire, de ces hiſtoires fabuleuſes, dont les fictions ont pour but d'exciter l'homme à la vertu, & de le détourner du vice, que dirons-nous de ces autres romans qui ſemblent écrits exprès pour faire aimer le vice & haïr la vertu ? de ces romans qui n'enſeignant aucune vérité, laiſſent un vide immenſe dans l'eſprit du lecteur, ne lui recommandent que le plaiſir, tournent toutes ſes inclinations ou vers l'oiſiveté, mere féconde de tous les crimes, ou vers l'amour impudique, ou vers quelqu'autre ſorte de ſales amuſemens ? Par exemple, quelle puiſſante ſéduction n'offre pas à une jeune & innocente demoiſelle, la lecture de ces romans, qui ne contien-

nent pour l'ordinaire que les triomphes de la beauté, qui ne lui prêchent à chaque page autre chose, sinon que les belles sont faites pour être les reines & les déesses de cet univers? Quelle flatterie plus pernicieuse pour elles que leur montrer les héros, les dieux mêmes (selon un de nos Poëtes modernes) enchaînés comme des esclaves au char de la beauté? Quelles insensées & fausses imaginations de la valeur ne donnent pas de tels livres à une jeunesse bouillante, dont l'inexpérience se laisse séduire aux récits fabuleux de ces grandes & vastes entreprises militaires, de ces duels brillans, de ces sanglantes batailles, toujours

hasardées par la témérité, mais toujours couronnées d'un succès non mérité ?

Je sais que notre siecle, qui se glorifie de la supériorité de ses lumieres, a substitué des romans d'un autre genre, à ceux dont nous venons de parler. De ces romans modernes, les uns s'arment de la satyre, & excitent nos ris pour nous insinuer leurs leçons ; les autres nous présentent le tableau d'un monde idéal, dont une imagination allumée a tracé le plan, exprès, à ce que l'on nous assure, pour corriger & rectifier nos mœurs. Pour ce qui regarde ceux de cette premiere espece, je conviens

que, de tout tems, le ridicule a été un des plus nuisibles fléaux du vice ; mais il devient lui-même vicieux, dès qu'il ose franchir les bornes de l'honnêteté. Que le monde soit plein de ridicules, c'est ce qu'on n'a aucunement ignoré, depuis le siecle de Démocrite jusqu'à nous. Mais de quelle utilité devient-il pour la société, que des jeunes gens, sans expérience, apprennent par la lecture des livres, cette humiliante vérité ? N'est-il pas plutôt à craindre que cette jeunesse, trop docile aux suggestions de l'esprit satyrique, n'apprenne enfin à rire de tout, à mépriser tout, & à lancer sur toutes sortes d'objets les traits

pitoyables de ces ſarcaſmes, qui décelent la miſere des beaux eſprits de notre tems ? & ne ſeroit-il pas plus conforme au bien général, que l'on inculquât à la jeuneſſe cette importante vérité, qu'il exiſte réellement, & qu'il faut de toute néceſſité qu'il y ait des objets, que les hommes ne ſe permettent de regarder qu'avec un certain reſpect, même avec vénération & avec crainte ?

La ſeconde eſpece de romans, que notre ſiecle a vu paroître, eſt celle qui, par ſa nature & ſes avantages, reſſemble le plus à l'hiſtoire ; mais c'eſt préciſément cette reſſemblance qui de-

vroit la faire condamner comme inutile. Si de tels écrits ont besoin de ressembler à l'histoire pour devenir utiles, quelle nécessité y a-t-il que nous renoncions aux récits véritables de celle-ci, pour donner la préférence aux narrations fabuleuses de ceux-là ? Où puiserons-nous les eaux les plus pures & les plus saines de l'instruction ? Ne sera-ce pas à la source de la vérité, plutôt qu'à celle des fictions, qui ne peut être que suspecte ? Nous manque-t-il des histoires enrichies d'exemples aussi vrais qu'instructifs ? Non certainement. Quelles scenes nombreuses & variées ne nous présentent pas les diverses nations du monde ?

A peine en peut-on compter les perſonnages & les révolutions. Auſſi combien ne doit-on pas trouver ſuperflus, même dangereux, tous ces romans, foibles imitations de l'hiſtoire, où nous ne voyons, le plus ſouvent, que le tableau d'un monde idéal, très-différent du véritable ? Et après tout, quel eſt l'effet de ces tableaux ſéducteurs ? C'eſt que la jeuneſſe qu'ils abuſent, s'imaginant d'y voir le monde dans lequel elle vit, ſe forme des chimeres, s'égare à ſon détriment, & ſe laiſſe enfin entraîner aux plus funeſtes erreurs.

Il me ſemble que l'on pourroit appliquer aux Auteurs de

ces romans, ce que le Cardinal de Richelieu dit un jour au Pere Joſeph, Capucin. On projettoit de prendre d'aſſaut une place forte. A peine eût-on apporté, dans le cabinet du Cardinal, la carte topographique de cette place, que ce Capucin commença à promener ſon doigt ſur cette carte, montrant les divers endroits qui lui paroiſſoient les plus propres pour former l'attaque; le Cardinal, fatigué de ſa ſimplicité, lui dit: » ſi les places pouvoient ſe » prendre avec le doigt, il ne » faudroit pas d'autres leçons, » pour cela, que celle de votre » Révérence. « C'eſt préciſément de cette maniere qu'on pourroit

répondre à ces romanciers, qui ſe glorifient d'avoir créé de nouveaux mondes moraux. Si notre monde reſſembloit à celui dont votre plume nous trace la deſcription fabuleuſe, ce ſeroit de vous ſeul qu'il faudroit apprendre à vivre ſur la terre.

Que la jeuneſſe faſſe donc ſes délices de la vérité de l'hiſtoire, puiſque celle-ci nous donne une juſte idée des choſes humaines, & du cœur de l'homme, en nous montrant le monde tel qu'il eſt, non tel que ſe repréſente l'imagination échauffée d'un Auteur. C'eſt dans l'hiſtoire que nous voyons, comme dans un fidele miroir, les fins détour-

nées que les hommes se proposent si souvent dans leurs entreprises ; là sont démasquées les intentions qu'ils avoient su adroitement cacher ; là les vertus humaines sont, pour ainsi dire, décomposées dans leurs premiers élémens ; & le vice, quoique trop souvent heureux, est peint de ses vraies couleurs. En un mot, dans l'histoire du passé, nous voyons le monde présent & le monde à venir ; c'est l'école utile & nécessaire de la vérité, où nous apprenons à régler notre conduite, & où nos descendans, les plus reculés, trouveront également des instructions pour la leur.

Tels sont les motifs raisonna-

bles, à mon avis, & justes, qui m'ont engagé à écrire l'histoire que je donne aujourd'hui; je n'ai eu en cela d'autre but, que d'apprendre aux jeunes gens des deux sexes, quelle fin malheureuse se préparent, pour l'ordinaire, ceux qui s'abandonnent inconsidérément à un amour insensé pour une beauté fragile & imprudente. C'est ce que ne prouve que trop clairement l'histoire de Bianca, l'une des plus effrayantes que l'on trouve dans les fastes des Nations. Mon unique ambition est donc que le public veuille bien agréer mon travail, ou qu'il daigne, au moins, honorer de son approbation, & le zele des auteurs que j'ai tra-

duits, & la bonne volonté de l'éditeur !

Si quelqu'un trouve mauvais que j'aie mis à la tête de l'hiſtoire de Bianca, un abrégé ſuccint de celle de la famille de Médicis, aujourd'hui éteinte, je le prierai premiérement de conſidérer que la connoiſſance des ancêtres du Grand-Duc François, répand un grand jour ſur la cataſtrophe lamentable que j'ai à décrire. J'ai voulu de plus, je l'avoue, rompre, au moins en paſſant, ce ſilence plein d'ingratitude, dont le voile couvre de nos jours la mémoire de cette auguſte famille, à qui les ſciences, les belles-lettres, & les

arts de l'Europe, doivent leur existence actuelle & tous leurs progrès. Quand même la tombe de Laurent de Médicis ne seroit point ornée des nombreux trophées qu'il a mérités, il me semble que, pour rendre ce grand homme immortel, il ne lui faudroit d'autre épitaphe, que le seul titre de protecteur de Michel-Ange, & de tous ces hommes de génie, dont sa généreuse protection encouragea les talens, à la gloire de l'Italie & de son siecle.

Je souhaite que les notes dont cet ouvrage est parsemé, fournissent à mes lecteurs le motif de se persuader, que dans l'as-

ſemblage de mon hiſtoire, où la pure vérité a tout l'air d'un roman, j'ai ſoigneuſement cherché à écarter juſqu'à la moindre erreur, & que dans cette vue, j'ai ſouvent employé le dialogue, pour donner plus de clarté aux faits. Au reſte, la vérité hiſtorique a été l'unique objet auquel je me ſuis attaché, & ma principale attention a toujours été de puiſer dans les ſources les plus pures : mais tant de puiſſantes raiſons, tant de différens intérêts, ſe ſont réunis pour faire enſévelir, s'il eût été poſſible, cette ſiguliere anecdote dans un éternel oubli, qu'il ne ſeroit pas étonnant que je n'euſſe pu en déterrer la vérité. Si cela eſt,



que les ſinceres & infatigables efforts que j'ai faits, pour la découvrir, me ſervent d'excuſe, & me concilient l'indulgence de mes lecteurs.





# VIE DE BIANCA CAPELLO.

J'ENTREPRENDS de décrire une horrible cataſtrophe, dont la Toſcane fut le théatre, & l'un des principaux acteurs, François de Médicis, de cette maiſon illuſtre, dont les arts & les lettres regrettent l'extinction, arrivée vers le milieu de ce ſiecle. Je me flatte de faire plaiſir à mes lecteurs, en leur donnant ici une idée de l'origine & de l'élévation rapide d'une famille, à qui l'Europe a l'obligation de n'être pas demeurée barbare juſqu'à nos jours.

L'origine de la maiſon de Mé-

dicis ſe perd, comme celle de tant d'autres, dans les ténebres de l'antiquité. Tant qu'elle régna ſur la Toſcane, elle ne manqua pas de panégyriſtes; quelques-uns de ces abſurdes flatteurs, cherchant ſon origine dans la Grece, ce berceau de la Fable, la firent deſcendre des Héraclides ou de Tindare. Les ſublimes efforts d'un autre le conduiſirent enfin à en trouver la ſouche dans Apollon lui-même; & ce qui prouvoit admirablement cette deſcendance, c'eſt que ce Dieu fabuleux avoit été le Dieu & le Pere de Médicis. Un autre enfin, réfléchiſſant ſérieuſement aux boules de gueule aux champ d'or, qui forment les anciennes armoiries de cette famille, voulut l'illuſtrer d'un héros de roman, en aſſurant que ces ſix boules de gueule avoient

été ſubſtituées à ſix coupes pleines de ſang, qu'Everard de Médicis avoit coutume de porter dans ſon écu, en mémoire de ce qu'il avoit tué de ſa main un cruel géant, appellé *Mugello*, qui étoit le fléau des contrées circonvoiſines.

Mais, paſſant ſous ſilence ces fables, & tant d'autres, que la Toſcane ſouffroit beaucoup plus patiemment que le joug de la maiſon de Médicis, je dirai que le premier, qui s'éleva à un certain dégré de pouvoir, fut ce Côme qui mérita depuis le glorieux ſurnom de *Pere de la Patrie* (1), dont le Sénat de Florence le décora. Adonné au commerce, Côme ſuivoit en cela l'eſprit de la République où il vivoit ; car Florence avoit, à l'imitation de l'ancienne Carthage, établi le fondement de ſa

domination sur les richesses que le commerce procure. Toujours pleine de séditions, toujours déchirée par ses divisions intestines, mais toujours ardente à la poursuite du gain, & idolatrant, pour ainsi dire, l'argent, elle se reposoit tranquillement sur ce principe trop en vogue, que *l'or est le nerf principal d'un Etat, & fait trouver aisément des soldats pour le défendre dans l'occasion.* Mais Florence s'apperçut souvent, à son grand préjudice, que son or ne lui avoit procuré que des ames vénales, au lieu de défenseurs intrépides : disons tout, elle négligea si fort, dans le tems dont je parle, la discipline militaire, les lettres & tous les arts, qui sont le soutien d'un état, pour se livrer uniquement au soin d'accumuler des richesses ; elle se divisa en tant

de faction ; elle versa avec une si cruelle profusion le sang de ses citoyens, qu'elle sembloit n'exister que pour courir après la servitude, sous laquelle elle ne tarda pas de tomber.

Côme de Médicis étoit le principal Membre de cette République. Ses concitoyens conçurent pour lui une haine extraordinaire. On imputoit à crime, à ce grand homme, d'être le plus riche citoyen de Florence; & en effet, si c'eût été là un crime véritable, il auroit été extrêmement coupable. Tant de richesses venoient, soit de ce que le Pape Jean XXIII, qu'il avoit accueilli à Florence après sa déposition, & qu'il avoit vu mourir chez lui, l'avoit fait héritier de son trésor, & d'un commerce immense que lui ouvroient avec les trois parties du monde alors

connu, seize comptoirs, distribués en divers lieux, depuis l'Euphrate jusqu'au Tage.

La grande ame de Côme (2) employoit presque toutes ces richesses à l'utilité du public, ou au service de la patrie. Mais, malgré cela, & quoiqu'il en eût consacré jusqu'à quatre cent mille écus Toscans, à l'embellissement seul de Florence, somme presqu'incroyable pour un particulier, dans un tems où l'Amérique ne fournissoit pas encore à l'Europe cet or qui l'appauvrit aujourd'hui; quoique sa généreuse bienfaisance eût souvent subvenu à la misere du peuple, & aux fréquens besoins de ses égaux; tout cela ne put lui épargner l'affront de voir son ingrate patrie conjurer contre lui, contre sa vie même. Et il auroit certainement été la victime de

ce complot meurtrier, s'il n'eût trouvé moyen d'y échapper par une eſpece de miracle (3).

L'ingratitude dicta donc contre lui un arrêt de banniſſement, & il ſe vit contraint de dire adieu à une patrie qui lui étoit redevable de tant de bienfaits. Il partit, & après différentes courſes, il ſe rendit à Veniſe où il ne s'arrêta pas long-tems. Les bons offices de quelques Sénateurs de cette ville, entre leſquels ſe diſtinguerent ceux de l'illuſtre famille de Capello; & les regrets du peuple de Florence, qui ne pouvoit ſupporter plus long-tems l'abſence d'un citoyen ſi bienfaiſant, lui faciliterent le retour dans ſa patrie; retour ſi conforme au cri de la juſtice. Ce fut préciſément cet exil qui ouvrit à la famille de Côme le chemin de la ſouve-

raineté de ſa République. Florence croyoit devoir imiter Athenes dans l'uſage de l'oſtraciſme ; mais elle s'apperçut, à ſon grand dommage, que le mérite triomphe enfin de la perſécution, & qu'il eſt bien dangereux, pour une République, de ne ſavoir être l'imitatrice d'Athenes, que dans la pratique inſidieuſe d'une ſeule de ſes maximes. Qu'on me permette de remarquer ici, en paſſant, une bizarrerie ſans exemple de la fortune ; c'eſt qu'elle ſemble n'avoir jamais cherché à opprimer la famille des Médicis, que pour l'élever davantage ; l'on peut même dire qu'elle a dû au malheur toutes ſes proſpérités.

Côme, voyant ſes ennemis abaiſſés, retourna triomphant dans ſa ville natale, où le peuple l'accueillit par une ſi grande dé-

monstration de joie, qu'il s'en fallut peu, qu'avec le titre de *Prince*, il ne lui déférât encore un pouvoir absolu. Côme vécut encore trente-un ans depuis cette époque, & mourut en 1464; comblé de gloire, & universellement regretté, pour la justice, la piété, la modération, la générosité qu'il avoit fait briller en tout tems; & pour la singuliere protection dont il avoit honoré, quoique Négociant, les lettres & les arts.

Son fils Pierre se montra plutôt l'héritier de la puissance, que des qualités héroïques de son pere: son ame sembloit se ressentir des douleurs qu'une goutte cruelle lui faisoit continuellement souffrir. On conjura contre lui, & cette conjuration ne servit qu'à augmenter son pouvoir, ainsi qu'il est arrivé ordi-

nairement aux Médicis, comme je l'ai déjà fait obſerver. *Nicolas Soderini*, chef des conjurés, fut forcé de ſe bannir lui-même de Florence. Pierre vengea les offenſes faites à ſa gloire, conſerva la dignité de Prince, & ſuccomba en 1469, aux maladies dont il étoit violemment travaillé, laiſſant ſa place à ſes deux fils, Laurent & Julien.

Ces deux célebres fils de Pierre de Médicis, eurent de ſingulieres deſtinées. L'un & l'autre fut pere d'un Pape; ce fut d'abord un fils de Laurent, & enſuite un de Julien, qui occuperent le trône Pontifical. Julien eut, d'une Demoiſelle noble, Jules, qui fut depuis ſalué Pape ſous le nom de Clément VII; & Laurent eut, de Clariſe Orſini ſon épouſe, un fils qui illuſtra la thiare ſous le nom de Léon X,

Le malheureux Julien, parvenu au plus haut dégré de ſa grandeur, fut aſſaſſiné dans l'égliſe Cathédrale de Florence; ce fut l'ouvrage de la fameuſe conjuration de *Pazzis*, conjuration barbare, ſur laquelle on me permettra de tirer le rideau, pour ne pas rappeller à la mémoire l'une des actions les plus atroces que préſentent les faſtes des Nations (4).

Que Laurent ait échappé à cet horrible complot, qu'il ait été aſſez heureux pour tromper la fureur des aſſaſſins, qui en vouloient à ſa vie, bien plutôt qu'à celle de ſon frere; c'eſt, ce me ſemble, une preuve indubitable des ſoins particuliers de cette providence, qui veille, du haut du Ciel, ſur les affaires de ce bas monde. Si Laurent, victime de ſes ennemis, eût expiré à la

fleur de ſon âge, la terre auroit été privée d'un des hommes les plus magnanimes qui aient jamais honoré & illuſtré la vertu. Le nom de ce Héros vivra dans le monde auſſi long-tems que la vertu & les ſciences y ſeront en honneur. Généreux protecteur des lettres & des beaux arts, il leur rendit la vie que la ruine de l'Empire Grec leur avoit ravie. Il penſionna, avec une magnificence digne d'Auguſte, ces grands génies que l'aſſerviſſement de la Grece avoit laiſſé errans & malheureux; c'eſt ainſi qu'il commença à faire diſparoître cette écorce groſſiere de barbarie qui couvroit l'Occident. On lui doit le glorieux établiſſement de cette école de Florence, à laquelle, comme à une abondante ſource, toute l'Europe alla puiſer le véritable goût des let-

tres & des arts, qu'elle avoit perdu depuis ſi long-tems. Je ne crois pas de choquer la raiſon, en diſant que l'ombre illuſtre de ce grand homme mériteroit que toutes les Nations de l'Europe, ſenſibles à ſes bienfaits, élevaſſent des ſtatues à ſa glorieuſe & immortelle mémoire. Laurent conſerva la paix à ſa patrie : généreux protecteur des lettres & des beaux arts, que l'anéantiſſement de l'Empire Grec avoit plongé dans l'oubli ; il les en releva tout le tems qu'il gouverna ; il accoutuma le peuple à porter le joug avec joie, & le lui rendit agréable, en comblant chacun de bienfaits, tandis qu'il diſſimuloit les injures. Enfin, la mort vint enlever ce Prince magnanime, aimé & honoré de tous, même des Nations les plus reculées de l'O-

rient (5). En mourant il laissa une gloire immortelle, & trois enfans qu'il eut de Clarice; savoir, Jean, connu dans la suite sous le nom de Léon X, Pierre & Julien.

Pierre II ressembla plus à son aïeul qu'à son pere. Il négligea les moyens par lesquels son pere avoit su s'acquérir une si grande autorité. Avare & superbe, il devint l'objet de la haine universelle. Sans se mettre en peine de sa réputation, chose si importante à tous ceux qui tiennent les rênes du gouvernement, il attaqua avec audace, & souvent avec violence, l'honneur des Dames des plus nobles familles. L'indignation générale qu'il avoit allumée à juste titre contre lui, se satisfit enfin par sa ruine. Ayant remis entre les mains de Charles VIII, Roi de France,

les fortereſſes de Piſe, de Livourne, de Sarzanne & de Sarzanetto, le peuple en furie le chaſſa de Florence, avec ſes deux freres, Julien & Jean, & quelques efforts qu'il fît pour y rentrer dans la ſuite, il ne put y réuſſir. S'étant jetté par déſeſpoir dans le parti des François, qui portoient la guerre dans le Royaume de Naples, il ſe noya malheureuſement en paſſant le fleuve Gariglian, laiſſant de ſon épouſe Alphonſine Orſini un fils unique, appellé Laurentin.

La fortune des Médicis ſembloit devoir être engloutie pour jamais dans une ſi horrible tempête. Julien vivoit en ſimple particulier à Urbin, où le Duc Guido Ubaldo de la Rovexe lui adouciſſoit, par un traitement honnête, l'amertume de l'exi l Jean, quoique créé Cardinal à

l'âge de treize ans, par Innocent VIII, éprouvoit les viciſſitudes d'une fortune capricieuſe ; fait priſonnier à la bataille de Ravennes, il languit long-tems au pouvoir des François. Jules, fils, comme je l'ai dit, de Julien, frere du grand Laurent, ſentant ſon courage abattu par le revers de ſa Maiſon, vivoit en ſimple gentilhomme à Rodi. Laurentin, fils du malheureux Pierre ſecond, ſembloit n'avoir hérité de ſon pere que des malheurs ; lorſque cette étrange fatalité, dont j'ai parlé, qui a toujours tiré l'aggrandiſſement des Médicis du ſein de leurs plus cruelles diſgraces, voulut qu'au moment qu'on s'y attendoit le moins, le Cardinal Jean, âgé alors de trente-huit ans, fût élu Pape ſous le nom de Léon X. Il orna auſſitôt de la pourpre ce Jules retiré

à Rodi, neveu de Laurent son pere, & créa Duc d'Urbin ce Laurentin, fils de Pierre, qui s'étoit noyé dans le Gariglian.

L'histoire ne fait pas mention si Léon ne put ou ne voulut pas rétablir Laurentin, son neveu, dans le gouvernement de Florence; mais il est certain qu'il l'investit du duché d'Urbin, dont il dépouilla François-Marie, premier de la Rovere, comme d'un fief de l'Eglise, pour avoir fait mourir le Cardinal Alidosis. Laurentin ne jouit pas longtems de son nouveau fief; toujours inquiété & troublé dans la possession de son duché, par ce même François Marie, qui en avoit été dépouillé, il mourut consumé d'une fiévre lente à la fleur de son âge, laissant de Madeleine, fille du Duc d'Albanie, une fille nommée

Catherine, qui fut depuis épouſe de Henri II, Roi de France, Dame que ſa conſtance & ſon mérite doivent faire compter parmi les plus célebres du monde. Il eut auſſi, je ne peux aſſurer de quelle Dame, un fils, appellé Alexandre, qui ranima bientôt avec une nouvelle vigueur les eſpérances renaiſſantes de ſa Maiſon abattue.

Léon régnoit à Rome; Prince magnanime, égal à Laurent ſon pere, grand protecteur des gens de lettres & des célebres artiſtes, ſa généreuſe magnificence forma tant de grands hommes(6), que ce ſiecle fortuné pour les muſes, fut à ſa gloire immortelle nommé le ſiecle de Léon X. Mais autant il combla de bienfaits les hommes à grands talens, auſſi peu parût-il prendre à cœur de rétablir ſa Maiſon dans

le gouvernement de Florence ; & il mourut, laiſſant la fortune de la Maiſon des Médicis encore mal décidée.

C'étoit au Cardinal Jules que le deſtin réſervoit la gloire de la retirer du précipice où elle étoit tombée depuis long-tems. Parvenu au Pontificat peu d'années après la mort de Léon X, il prit le nom de Clément VII, & commença à méditer le rétabliſſement de ſa famille dans Florence, en la perſonne d'Alexandre, fils de Laurentin, qui étoit le ſeul mâle qui reſtât de ſa branche ; mais il prévoyoit dans cette entrepriſe mille & mille difficultés de la part des Florentins. Il fallut encore ici qu'un terrible déſaſtre ſervit à relever avec plus d'éclat la Maiſon des Médicis. Chacun ſait que ſous le regne de Clément VII, Rome fut priſe

d'aſſaut & ſaccagée par l'armée de l'Empereur Charles-Quint ; & que le Pape, enfermé & aſſiégé dans le château S. Ange, ſe vit contraint de racheter ſa liberté par une grande ſomme d'argent. Charles-Quint parut enſuite ſe repentir de ce qui s'étoit paſſé ; il s'aboucha avec le Pape à Bologne, & comme pour lui faire oublier l'affront qu'il avoit reçu, il ſe montra diſpoſé à lui accorder tout ce que Clément voudroit lui demander. Comme tout homme d'Egliſe, habile à profiter de l'occaſion favorable, il pria auſſi-tôt Charles de vouloir bien faire uſage de ſon autorité, pour mettre le Prince Alexandre à la tête du gouvernement de Florence. L'Empereur, empreſſé d'obliger le Pontife, envoya ſur le champ le Prince d'Orange, ſon Général, avec

une armée, pour exécuter l'entreprise qui tenoit si fort à cœur au Pape. Après une résistence opiniâtre, les Florentins furent contraints de céder à la force, & de se soumettre à toutes les loix qu'il plut à Charles de leur imposer. Il leur promit de les laisser jouir de leur liberté, sans trouble ni violence; mais en même-tems il mit à la tête de leur république, Alexandre de Médicis, à qui il donna dans la suite, en mariage, sa fille naturelle, Marguerite, lui conférant à cette occasion le titre & l'autorité de Duc de Florence. Ainsi finit la République de Florence, qui se confiant en son commerce étendu, & à l'or qui couloit chez elle de toutes parts, se flattoit mal-à-propos de subsister éternellement.

Alexandre se laissa bientôt

corrompre par les careſſes trompeuſes de la fortune ; & comme ſi c'eût été un jeu de commander à des hommes, & qui plus eſt, à des hommes dont la force ſeule avoit étouffé les mécontentemens, il ſe laiſſa entraîner par la fougue de la jeuneſſe à toutes ſortes d'excès. La pudeur d'aucune femme n'étoit à l'abri de ſes violens attentats ; les murs mêmes des cloîtres n'en pouvoient défendre les religieuſes. Enfin cet Alexandre, qui auroit dû, par l'éclat des plus ſublimes vertus, adoucir dans le cœur navré de ſes concitoyens le regret amer *de leur liberté perdue*, ſembla chercher au contraire à allumer leur haine par les plus noirs forfaits. Faut-il s'étonner après cela, s'il périt victime de la trahiſon des ſiens ? Il entretenoit une intime familiarité avec

Laurentin de Médicis, qui descendoit, non comme Alexandre, de ce Côme premier, surnommé le pere de la patrie, mais de Laurent, frere de ce Côme. Ce Laurentin étoit un homme de très-mauvaises mœurs, & plein des plus déteſtables vices. La figure de ſon corps répondoit à ſon ame; une phyſionomie cruelle & maligne déceloit en lui une ame fourbe & ſcélérate. Il étoit habitué à ſervir les paſſions déréglées d'Alexandre; & ſous prétexte de lui complaire, il conduiſoit juſques dans l'appartement Ducal les différens objets du libertinage du Prince, ſon ami. Un ſoir il invita le Duc à ſe rendre dans ſa propre maiſon, l'aſſurant qu'il y arriveroit d'abord après minuit, une dame, qu'il ſavoit qu'Alexandre aimoit d'une paſſion démeſurée. Le mal-

heureux Duc ajoutant foi à ſes paroles, ſe tranſporta chez Laurentin, & s'y étant mis tranquillement au lit, ſans la plus légere défiance, il y fut cruellement aſſaſſiné durant ſon ſommeil, par le ſcélérat Laurentin (7).

Avec lui s'éteignit la poſtérité de Côme, pere de la patrie; car Alexandre ne laiſſa point de fils. Charles-Quint & Clément VII, avoient prévu cet évenement, lors de l'inveſtiture de l'Etat de Florence, accordée à Alexandre; ſur quoi ils avoient réglé que ce Prince venant à décéder ſans enfans mâles, le Duché tomberoit à ſon plus proche parent. En conſéquence il auroit dû appartenir au barbare Laurentin; mais déclaré coupable d'homicide, il fut jugé indigne, non-ſeulement de ſuccéder à la Principauté, mais même d'avoir part

au

au droit de citoyen. De plus, il fut condamné par contumace, s'étant ſauvé à Veniſe, après qu'il eut commis ſon noir forfait.

Jean de Médicis, ſurnommé le Médecin, deſcendant de l'ancien Laurent, frere de ce Côme, pere de la patrie, que nous avons déjà ſi ſouvent nommé, avoit été un des plus vaillans guerriers qu'on ait jamais vus, & en même-tems un Général très-expérimenté; mais il avoit été tué d'un coup de boulet à Marmirolo en Lombardie, laiſſant un fils nommé Côme, encore fort jeune. Ce dernier, dont le courage devançoit les années, ayant appris à la campagne la mort tragique d'Alexandre, ſe hâta de ſe rendre à Florence, même contre le gré de Marie Salviati, ſa mere, qui voyoit avec

peine que ſon fils ſe mêlât, ſi jeune encore, dans les troubles de ſa patrie, que tant de convulſions déchiroient. Arrivé à Florence, Côme ſe préſenta hardiment aux Sénateurs aſſemblés au Palais; il leur parla avec tant de modeſtie & une ſi grande maturité de jugement, que ſes concitoyens enchantés d'un ſi beau naturel, l'élurent Duc d'un commun accord, en la place d'Alexandre, malgré la paſſion dont ils brûloient en ſecret pour la liberté. Ils ne renoncerent cependant pas à l'eſpérance de recouvrer une partie de cette liberté qu'ils avoient perdue; & dans ce deſſein, ils réglerent que Côme ſeroit ſous la tutelle de cette Magiſtrature qu'on appelloit *les huit*; que le tréſor public ne lui fourniroit que mille écus par mois; & enfin que les

deniers publics demeureroient au pouvoir des Magiſtrats ſeuls, & que Côme ne les pourroit employer que de leur conſentement & pour les néceſſités indiſpenſables de la République. Pitoyable illuſion! Côme leur montra bientôt qu'il n'y avoit point de milieu entre la ſouveraineté & la ſervitude. Il abolit juſqu'au nom de République, & s'éleva à un ſi haut degré de puiſſance, qu'après avoir ſoumis Sienne, émule de Florence, & doublé l'étendue de ſes Etats, il obtint du Pape le titre de grand Duc de Toſcane, quoique contre le gré de l'Empereur.

Côme, parvenu à la Régence, commença par venger ſur Laurentin la mort d'Alexandre, moins pour laver dans le ſang du coupable l'affront fait à la dignité ſouveraine, que pour ſa-

tisfaire le reſſentiment qu'il nourriſſoit depuis long-tems contre ce parricide. Peu s'en étoit fallu que ce dernier n'eût réuſſi à dépouiller entiérement le jeune Côme de ſon patrimoine, par un procès calomnieux. Pour en venir à bout, il avoit abuſé de la faveur d'Alexandre, qui vivant encore alors, honoroit ce traître d'une tendre affection (8). Qu'il me ſoit ici permis de réfléchir ſur les erreurs dont les malheureux mortels ſont les triſtes jouets. En tuant Alexandre, Laurentin perdit dans ſon Prince un véritable ami, & il ouvrit à ſon plus redoutable ennemi les barrieres du trône; & Côme vengea la mort de ce même Alexandre qui l'avoit mis à deux doigts de ſa ruine, par la protection qu'il avoit accordée à Laurentin, qui devint ſon propre

aſſaſſin. Ce dernier s'étant retiré à Veniſe, Côme le ſut, & l'y fit aſſaſſiner à ſon tour. Côme ſecond eut de ſon épouſe Léonore de Tolède, outre pluſieurs autres enfans, François & Ferdinand.

François ſuccéda à ſon pere. Ce Prince, que ſon inclination portoit à rechercher une vie tranquille & agréable, bâtit le palais de Pratolino, que ſes jardins, ſes ſuperbes fontaines & ſa ſituation admirable, rendoient ſi délicieux. De Jeanne d'Autriche, ſa premiere épouſe, il eut Marie, épouſé de Henri IV, Roi de France, ſi connue dans l'hiſtoire de France, & Léonore, mariée depuis à Vincent de Gonzague, Duc de Mantoue. Antoine, Marquis de Capiſtrano, naquit du ſecond mariage qu'il contracta avec Bianca Capello, noble Véni-

tienne, dont je me propofe de décrire ici la vie avec toutes les particularités, que des raifons faciles à deviner ont empêché de publier pendant très-long-tems.

Pour m'attacher aux principes que doit fuivre quiconque veut écrire avec méthode les actions des morts, je crois qu'il convient de commencer le récit de cette hiftoire tragique par les premieres années de Bianca, pour le terminer par celui de fa mort, qui fut auffi l'époque de celle du grand Duc François de Médicis.



## *Notes de la Vie de Bianca Capello.*

### (1) *Pere de la Patrie.*

En vertu d'un décret du Sénat de Florence, on grava ſur la tombe de Côme de Médicis, l'épitaphe ſuivante, auſſi courte que propre à immortaliſer le nom de ce grand homme : *par décret public, au pere de la Patrie.*

### (2) *La grande ame de Côme.*

Quoique Côme ne fût qu'un ſimple particulier, il amaſſa de ſi grandes richeſſes par la voie du commerce, qu'il ſurpaſſoit en opulence tous les Princes d'Italie de ſon tems. Varilas, tout infidele qu'il eſt ſouvent, ne dit, ſur ce ſujet, rien qui ne ſoit conforme aux monumens les plus authentiques de ce ſiecle-là. Voici ſes paroles extraites de la page 5 de ſon Hiſtoire ſecrete de la maiſon de Médicis. — N'ayant pas Varillas, je traduis ce paſſage de l'Italien.

» La différence de religion ne l'empêchoit » pas de traiter avec les infideles ; & la » correſpondance qu'il entretint en tout

» tems avec les Empereurs Turcs de ce
» tems-là, engagea ces Princes à subſtituer
» ses facteurs à ceux de Gènes & de Veniſe,
» que des raiſons d'Etat obligerent de chaſ-
» ser des places les plus commerçantes de
» la Thrace & de l'Aſie mineure. Les Emirs
» de Babylone & les Mammellus d'Egypte
» lui faciliterent le tranſport des ſoies &
» des plus précieuſes marchandiſes du Mo-
» goliſtan; & il ſut ſi bien profiter de l'in-
» telligence à laquelle furent réduits les Pa-
» léologues qui régnoient à Conſtantinople,
» qu'il lui fut aiſé d'acheter d'eux, à vil
» prix, la plus grande partie des joyaux &
» des ornemens magnifiques qui leur reſ-
» toient encore du luxe des Juſtiniens &
» des Porphigenettes. En un mot, il devint
» ſi puiſſant, que ſes concitoyens en conçu-
» rent de la jalouſie, &c. «

(3) *Par une eſpece de miracle.*

La maniere dont Côme ſeul échappa à la mort en cette occaſion, tient en quelque ſorte au miracle. Il dut la vie à un bouffon. Le Secrétaire de Florence, au Livre IV de ſon Hiſtoire, après avoir rapporté que Côme fut mis dans une des priſons du palais, ſous

la garde de Frédéric Malavolti, raconte que, pendant que le Gonfalonnier, & le Conseil assemblés délibéroient de le faire mourir, Malavolti lui amena dans sa prison, pour lui tenir compagnie à souper, un nommé Farganaccio, homme amusant & enjoué, le confident du Gonfalonnier. Vers la fin du repas, Côme voulant mettre à profit la venue de cet homme, fit signe à Frédéric de sortir. Celui-ci, qui en comprit la raison, feignit d'avoir quelque chose à faire venir pour achever le souper. Côme, après avoir adressé quelques paroles amicales à Farganaccio, lui donna un billet avec commission d'aller prendre 1100 ducats chez le Directeur de l'Hôpital Sainte-Marie-la-Neuve, d'en garder cent pour lui, & d'en porter mille au Gonfalonnier, en le priant de venir lui parler sous quelque prétexte honnête. Farganaccio accepta la commission ; la somme fut payée ; ce qui rendit le Gonfalonnier plus humain. Enfin, il résulta de tout ceci, que Côme fut seulement exilé à Padoue, en dépit de Messire Renaud d'Albizi qui vouloit sa mort.

(4) *Les fastes des Nations.*

Si quelqu'un souhaitoit de lire le récit de cette horrible conspiration, il pourroit la voir au Livre VII des Histoires du Secrétaire de Florence, & dans plusieurs autres Auteurs. Je remarquerai seulement ici que la mort de Julien & la blessure que Laurent reçut au col, inspirerent au peuple de Florence une telle pitié, ou peut-être une telle fureur, qu'à la réserve de Bernard Bandini, qui se sauva après avoir tué Julien, tous les autres conjurés, dont le nombre étoit considérable, furent pendus aux fenêtres mêmes du palais, ou reçurent une mort cruelle des mains du peuple. Cependant Laurent, échappé à la mort qu'on lui préparoit, n'en fut que plus solidement affermi dans le pouvoir extraordinaire qui le distinguoit à Florence; & les efforts des ennemis qu'il avoit au-dedans, bien loin de détruire la puissance de sa maison, ne servirent, au contraire, qu'à lui donner de l'éclat.

(5) *Des Nations les plus reculées de l'Orient.*

Le Sultan des Turcs, informé que ce Bernard Bandini, qui avoit tué Julien, se

trouvoit errant & fugitif à Conſtantinople, le fit prendre, & l'envoya enchaîné à Laurent, qu'il voulut obliger par ce procédé. Laurent ayant fait étrangler Bandini à Florence, il ne reſta pas un ſeul de tous ceux qui avoient conjuré contre les freres Médicis.

(6) *Forma tant de grands Hommes.*

Cette généreuſe munificence de Léon pour les Hommes ſavans, dont ſon ſiecle vit une ſi prodigieuſe quantité, engagea un homme de Lettres reconnoiſſant, à faire graver ſur ſon ſépulcre l'élégant diſtique ſuivant : » Grand » Léon, les délices du genre humain ſont » nées & mortes avec toi. «

(7) *Par le ſcélérat Laurentin.*

L'Evêque du Saint-Sépulcre raconte dans ſes *Deſtinées des Hommes illuſtres*, que le perfide Laurentin avoit coutume de ſe vanter, qu'aux premiers coups que l'imprudent & malheureux Alexandre reçut de lui & du ſcélérat *Scoruncuncolo*, qui l'accompagnoit, ce Prince ſe tourna vers lui d'une maniere pitoyable, l'appella par ſon nom, & lui de-

manda la vie ; mais que lui, aſſaſſin, ré-pondit : *& moi, je ſuis venu ici exprès pour te l'ôter.* Ce ſcélérat ne ſe vanta pas long-tems de ſon crime ; nous verrons par la ſuite, comment il fut puni. *Quoique le châtiment s'avance à pas lents, il manque rarement d'atteindre le ſcélérat qui fuit devant lui.*

(8) *Honoroit ce traître d'une tendre affection.*

L'Auteur de l'Ouvrage que nous avons cité, raconte que le malheureux Alexandre aimoit ſi fort cet infame, qui le corrompoit & le déshonoroit, que, non content de lui laiſſer en main les rênes du Gouvernement, au grand ſcandale du public, il lui confioit encore ſa propre vie dans les diverſes avantures du dangereux & effréné libertinage auquel il s'abandonnoit.

(9) *Dans un couvent de la Suecca.*

La Suecca eſt un célebre quartier de Veniſe. C'eſt une eſpece de fauxbourg qui termine la partie méridinale de cette ſuperbe ville. Elle eſt ſéparée de la cité par un large canal, qui porte le même nom ; c'eſt-à-dire, celui de Suecca. Cette partie de Veniſe eſt

dans une ſituation des plus délicieuſes, & couverte de très-vaſtes jardins, ainſi que de couvens d'hommes & de filles.

10. *Y ſuppléa mal-à-propos par empreſſement d'obliger.*

Les opinions ont été & ſont encore partagées au ſujet de la perſonne, qui, croyant de bien faire, ferma la porte de la maiſon de Capello. Un des manuſcrits que j'ai conſultés pour faire cette hiſtoire, porte que ce fut un Fournier qui avoit coutume de parcourir ce quartier avant l'aurore, pour avertir les femmes du peuple de ſe lever, & de préparer le pain pour le mettre au four; coutume qui ſubſiſte encore dans pluſieurs villes d'Italie.

11. *Les bains de la Porretta, qui ne ſont pas loin d'ici.*

Dans cette ſuite de montagnes que forme l'Apennin, entre la Toſcane & le Bolonnois, ſe trouve le village de la Porretta. C'eſt dans ce lieu, dont l'aſpect ſauvage ne laiſſe pas d'avoir quelque choſe de délicieux, que l'on voit ſortir ces eaux minérales, dont les vertus médicinales attiroient autrefois toutes

ſortes de perſonnes ; mais aujourd'hui abandonnées, ne ſervent plus qu'aux habitans des montagnes voiſines.

12. *Qu'on appelle le petit Reno.*

Le petit Reno eſt une riviere qui a toutes les qualités d'un torrent très-nuiſible. Il prend ſa ſource dans les montagnes de Piſtoie, & ſerpente long-tems dans les affreux vallons de ces montagnes, & de celles du Bolonnois, où ſa pente eſt très-rapide. Il deſcend enſuite dans la plaine, & paſſe près de Bologne, & à peu de diſtance de cette petite, mais fameuſe riviere, appellée Lavino, dans une iſle, où ſe fit autrefois ce célebre partage du monde entre Lépide, Octave & Marc-Antoine. Le petit Reno finit par s'aller perdre dans les baſſes campagnes du Bolonnois, où ſes eaux, faute de trouver une iſſue, croupiſſent au grand détriment de ceux qui habitent dans le voiſinage. Le remede à ce mal eſt d'autant plus difficile, que ni les habitans de la Romagne, ni ceux du Ferrarois, ne veulent ſouffrir qu'on ouvre ſur les terres un écoulement à cette dangereuſe riviere.





# HISTOIRE DE LA VIE ET DE LA MORT DE BIANCA CAPELLO, NOBLE VÉNITIENNE, ET GRANDE-DUCHESSE DE TOSCANE.

J'AI déjà dit que de tous tems l'inclination dominante des Florentins fut tournée pour le commerce, qu'ils regardoient comme le principal ſoutien d'une République. Mais quand ils virent

le haut degré de puiſſance auquel la famille des Médicis s'étoit élevée par le ſeul moyen du commerce, à ce qu'ils croyoient, ils ſe livrerent à l'envi à la profeſſion mercantile, & y réuſſirent ſi bien, qu'ils mirent, pour ainſi dire, tout l'univers à contribution. Les Salviati, ſortis d'une famille noble & ancienne, mériterent une place diſtinguée parmi cette foule de négocians. Ayant ouvert des comptoirs dans preſque tous les pays où le commerce étoit le plus floriſſant, ils avoient coutume d'y envoyer ceux d'entre les pauvres jeunes gens de Florence qui leur paroiſſoient doués des qualités que l'on eſtime les plus convenables pour le commerce; afin que répandus dans les différentes parties du monde, il puſſent d'autant mieux apprendre les ſecrets de leur profeſſion. C'eſt ainſi que cette famille cherchoit à former des ſujets capables de ſe rendre dans la ſuite utiles à la patrie. Suivant

ce plan, un Salviati envoya à ſon comptoir de Veniſe un jeune homme de Florence, bien élevé & d'une figure très-agréable; il s'appelloit Pierre Bonaventure, & ſortoit d'une famille honnête, mais peu favoriſée de la fortune. A peine fut-il entré dans l'adoleſcence, qu'il ſe rendit recommandable au beau ſexe, par l'air enjoué & les manieres pleines de graces qui accompagnoient chez lui une beauté mâle. Il brûloit d'impatience de faire quelques belles conquêtes; penchant bizare, mais qui ne ſe rencontre que trop fréquemment dans le période critique de cet âge plein de vivacité. Toujours ſoigné dans ſa parure, galant dans ſon extérieur, occupé à chaſſer après quelque beauté, il avoit coutume de dire, que puiſque Vénus étoit née ſous la domination de Veniſe, cette ville devoit renfermer des beautés capables de balancer ſes attraits, & qu'il ſeroit bien ſimple de ne pas choiſir la

plus belle pour lui. Tels étoient les délires auxquels le portoient son tempérament, & auxquels l'ardente jeunesse n'a été de tout tems que malheureusement trop sujette.

Il ne tarda pas à trouver l'occasion de se satisfaire. Le sort, ou pour mieux dire, une de ces loix secrettes auxquelles l'amour est assujetti, & dont l'influence se fait sentir dans presque toutes les importantes bagatelles de ce monde ; le sort, dis-je, ou la force secrette de l'amour seconda si bien les vœux de Bonaventuri, qu'il surpassa même ses espérances. En face du comptoir de Salviati, s'élevoit le superbe palais de la maison de Capello. Au sein de cette illustre & nombreuse famille, le tems voyoit croître chaque jour les charmes d'une jeune demoiselle, appellée Bianca. Pour donner quelqu'idée de sa rare beauté, je crois devoir prendre le portrait, qui, ayant été fait de son tems

par une habile main, se conserve encore aujourd'hui dans la maison du Cavalier Rosselmini, & que l'on peut encore voir à Pise. Sa stature étoit un peu au-dessus de la moyenne, son port fier & majestueux; son visage, ses mains, son sein, étoient d'une blancheur pareille à celle du lait ou des lys, à la réserve d'un rouge tendre & délicat, dont la blancheur de son visage se trouvoit singuliérement relevée. Sa chevelure blonde, tirant un peu sur le gris de cendres, frisoit naturellement avec beaucoup de grace, & tombant sur son cou, y flottoit d'une maniere pleine d'agrément. Au-dessus de son visage, s'élevoit un vaste front arrondi, sous lequel brilloient deux yeux les plus vifs que l'on puisse voir dans le portrait d'aucun mortel. Quels ne devoient-ils pas être dans la réalité? Ses levres, un peu gonflées au-dehors, étoient d'un vermeil que le cinabre n'imite qu'imparfaitement. Telle

étoit Bianca à l'âge de trente ans ou environ, qui est celui où l'on en tira le portrait, que je viens de citer. Je laisse à penser maintenant ce qu'elle étoit dans la premiere fleur de sa jeunesse; c'est-à-dire quand Bonaventuri jetta les yeux sur elle pour la premiere fois.

Il est certain que la voir & brûler d'amour pour elle, ne fut qu'une même chose pour ce jeune homme. Déjà la plume & les livres du comptoir lui tomboient des mains; déjà tout ce qui intéresse le plus l'homme dans cette vie, commençoit à lui être insipide; la vie même lui devenoit insupportable, sans la possession de cette charmante idole. Cependant deux idées déchiroient cruellement le cœur de ce malheureux amant. L'une étoit que l'extrême violence de sa passion ne pouvoit que le conduire à une mort certaine, s'il pouvoit parvenir à posséder Bianca : l'autre, que l'énorme disproportion de condition qui

ſe trouvoit entr'eux, ne lui laiſſoit entrevoir aucune poſſibilité de la poſſéder jamais. En effet, tout paroiſſoit contraire à ſes déſirs : il ſe voyoit dépourvu de tous les biens de la fortune ; il n'étoit pas d'une famille diſtinguée, & il ſavoit parfaitement qu'il lui étoit impoſſible de ſubſiſter autrement que par ſon aſſiduité à remplir ſes devoirs. Des réflexions ſi accablantes pouvoient-elles lui laiſſer le moindre rayon d'eſpérance d'épouſer la fille d'un des premiers Sénateurs de la République, une demoiſelle dont la nobleſſe étoit relevée par une ſuite glorieuſe d'illuſtres ancêtres, & qui, à ne conſidérer que ſes qualités perſonnelles, lui paroiſſoit digne de monter ſur un trône ?

Bonaventuri avoit pluſieurs amis ; le principal s'appelloit Martelli ; ils étoient tous deux natifs de Florence, ils exerçoient la même profeſſion, & avoient les mêmes devoirs à

remplir ; mais ils différoient beaucoup d'âge, & encore davantage de caractere. Ils discouroient rarement seuls ensemble ; se contrarioient souvent, mais ils s'aimoient cordialement.

La gaieté naturelle de Bonaventuri se changea tout-à-coup en une noire tristesse. Ci-devant il chantoit pendant toute la journée ; présentement à peine parloit-il avec ses amis. Il rebutoit son petit chien, lorsqu'il le vouloit caresser ; il ne mangeoit presque rien, éludoit les parties de promenade que ses amis lui proposoient. Martelli attribua d'abord le tout à une fantaisie passagere, qui se dissiperoit de la même maniere qu'elle s'étoit formée. Cependant comme elle duroit déjà depuis environ un mois, & qu'il ne pouvoit en deviner le sujet, il crut que le devoir de l'amitié exigeoit qu'il s'informât sérieusement du motif de la tristesse de son ami.

MARTELLI. ( *Barrant le paſſage à Bonaventuri un jour qu'il vouloit ſe gliſſer dans ſa chambre au moment des heures de récréation.* )

Pourquoi cette vie retirée, mon ami? Seras-tu donc toujours triſte & miſantrope comme un ſolitaire? Conſerveras-tu encore long-tems cet air moroſe que tu as adopté depuis quelques ſemaines?

BONAVENTURI. ( *Souriant amerement.* )

Je pourrois bien ne le plus quitter pendant toute ma vie.

MARTELLI.

Quelle en eſt donc la raiſon? — il ne te manque rien; ton Patron t'eſtime; il a toujours eu les meilleurs procédés pour toi, & t'a plutôt traité en ami qu'en ſubordonné. — N'eſt-il pas vrai?

BONAVENTURI.

Je mentirois & ſerois un ingrat ſi je diſois le contraire.

MARTELLI.

Tu as des amis qui t'aiment, & qui ſavent apprécier ton amitié. — Tes dépenſes ſont médiocres, & ſi tu as beſoin de quelque choſe, tu peux aiſément y pourvoir. — Tu joues rarement ſans avoir à te plaindre de la fortune. — Tous tes amis te regardent comme un homme à talens. —

BONAVENTURI. ( *Ironiquement.* ) Grand avantage !

MARTELLI.

Aſſez conſidérable, puiſque ſouvent l'on ne pourroit l'acheter pour de l'or. D'ailleurs tu es ſain & bien portant.

BONAVENTURI.

Penſes-tu que je le ſois ?

MARTELLI.

MARTELLI.

Il le paroît du moins. — Tes joues font colorées & pleines, tes yeux — questionne seulement toutes les jeunes demoiselles du voisinage ! Je parie qu'aucune d'entr'elles ne feroit fâchée d'avoir le jeune Bonaventuri pour amant.

BONAVENTURI.

Pas une ? le crois-tu ? — En es-tu réellement persuadé ? — C'est dommage que tu ne sois pas une demoiselle ! Que Bian...ne..... Mais paix ! Je ne me plaindrai point ; je souffrirai, je me tairai, & je me consumerai dans le silence ! — Eh!, je ne connois que trop toute la force de la raillerie, qui accable souvent encore davantage un malheureux, que son malheur même, sur-tout quand il est assez foible pour ne pas concentrer en lui seul ses douleurs.

MARTELLI. ( *D'un ton sérieux.* )

Bonaventuri !

BONAVENTURI. ( *Le regardant fixement.* )

Hé bien ?

MARTELLI.

Nous connoissons-nous depuis aujourd'hui ? Pour qui me prends-tu ? — Quand est-ce que j'ai manqué à ma promesse ? Quand est-ce que je me suis réjoui du malheur d'autrui ? Quand est-ce que je . . . .

BONAVENTURI. ( *Se levant avec précipitation, & le prenant par la main.* )

Paix, paix, je t'en prie, Martelli ! ces sortes d'énumérations me déplaisent. Je vais te mettre au fait de tout ; sur ma parole, tu sauras tout. — Seulement pas encore aujourd'hui, mais demain ; je te dirai tout demain, sois en assuré.

MARTELLI.

Enfantillage ! Je ſuis certain que demain je n'en ſaurai pas plus qu'aujourd'hui. — A quoi ſert donc ce délai ?

BONAVENTURI.

Soit, je cede à ton empreſſement. — Mais ſi tu pouvois me trahir, ou te m'ocquer de moi ; loin de mon front ces rides, ce viſage hagard & ſérieux ! — Ma défiance eſt puniſſable ; je ſais que tu ne te mocqueras pas de moi ; mais il n'arrive que trop ſouvent que l'infortuné ajoute encore des maux non effectifs aux réels. — ( *D'un ton radouci.* ) Martelli, mon cher Martelli, je ſuis amoureux.

MARTELLI. ( *Souriant.* )

Et c'eſt-là tout ! graces au Ciel que ta maladie ne ſoit pas d'une eſpece plus dangereuſe ! Réellement je craignois d'ap.

prendre quelque chose tout-à-fait extraordinaire. Ho, je prenois une souris pour une montagne inaccessible ! — Et de qui es-tu donc devenu amoureux ?

BONAVENTURI. ( *D'un ton sérieux & peu satisfait* )

Ris avant que tu le sache.

MARTELLI.

Hé bien, dépêche-toi, ne t'arrête pas à chaque mouche.

BONAVENTURI.

Connois-tu la Maison des Capello ?

MARTELLI.

Il me semble que je devrois la connoître. Elle est située en face de nous. — Pari qu'elle renferme quelque joli tendron.

BONAVENTURI.

Ecoute, & réponds-moi ; y as-tu déjà vu Bianca ?

MARTELLI. (*Stupéfait.*)

Bianca ? La fille du vieux Sénateur Capello ? L'héritiere d'un trésor qui surpasse celui d'un Prince ! — Bonaventuri, tu ne t'imagineras sans doute pas...

BONAVENTURI. (*En gaussant avec humeur.*)

Tu ne t'imagineras sans doute pas ; tu ne seras, sans doute, pas assez insensé. — Je te demande uniquement si tu l'as jamais vue ?

MARTELLI.

Hé bien, oui ; deux fois.

BONAVENTURI. (*Avec une ardeur surprenante.*)

Hélas ! fortuné mortel, indigne de ton bonheur ! — Cette taille majestueuse, cette noble fierté dans le regard & la

démarche, cette incomparable douceur dans les yeux & sur le front, ces joues vermeilles, ce sein, qui semble respirer sous son voile, ce pied mignon, qui semble modelé sur celui des graces. Tu l'as vue, & tu peux encore dire : tu ne t'imagineras sans doute pas ! = Ah! grand Dieu, quelle statue seroit comme toi, Martelli, insensible à tant d'attraits ?

MARTELLI.

Mais mon ami....

BONAVENTURE.

C'en est assez ; tu sais présentement ce qui me tourmente ; mais tu ne seras plus ce que tu m'étois, si tu oses encore m'en blâmer. — Oui, je l'aime, malheureux que je suis ! Est-ce ma faute si je l'ai vue ? ( *Il s'en va brusquement.* )

MARTELLI.

Oui certainement ; tu es malheureu-

reux ! —— Quelle extravagante imagination ! Bianca pour toi ? — Bianca, l'ornement de Venise ! En vérité, c'est comme si moi je devenois amoureux de la Reine de... ( *Il sort.* )

Que l'on se figure à cette époque un terme de quatre jours consécutifs de souffrances. — Quiconque aime & languit les trouvera d'une durée éternelle. — Et alors.

BONAVENTURI, *seul.*

Insensé que je suis d'avoir confié ma passion à Martelli ! Il me poursuit maintenant par-tout avec ses maximes de morale & ses exhortations. — Hélas ! comme si je ne les savois pas moi-même ; comme si le bouillonnement de mon sang ne m'avertissoit pas suffisamment que je suis un extravagant. — Au reste, est-ce ma faute ? N'étoit-ce pas ma destinée ? Ne m'y suis-je pas opposé ? N'ai-je pas combattu de toutes mes forces ?

Soit, cœur obstiné, mais cependant si flexible, souffre présentement pour ton imprudence ! — Je veux & suis donc forcé d'être malheureux ! Je veux & dois renoncer à une vie misérable qui m'est plus insupportable que ne l'est un habit d'hiver à un voyageur dans les plus chauds jours d'été.... (*Une pause. — Alors avec précipitation.*) Elle le saura cependant avant toutes choses ; elle saura qui j'étois ; que je l'aimois ; que je suis mort pour l'amour d'elle, mort avec plaisir pour elle ! — Beauté divine, une seule parole de ta bouche, & je ne m'inquiete plus du reste de ma vie. N'importe, alors l'âge d'homme, un seul mot de sentiment me sera plus agréable qu'une vie angélique ! — Et s'il lui étoit absolument impossible de le prononcer ; à elle, qui semble être la bonté même. Est-il immuablement décidé que je doive aussi renoncer pour toujours à cette consolation, même au

dernier moment de la vie ? Ça, ça, Bonaventuri, fais-en la tentative ! — (*Prenant un ton résolu.*) Je veux donc lui parler : il faut que je lui parle. — Mais quand ? Comment ? De quelle manière tromperai-je cette vigilante & rigide Gouvernante, qui l'accompagne par-tout ? — Mais pourquoi justement la tromper ? N'est-elle pas une mortelle comme moi ? Elle est une femme, & elle ne connoîtroit point l'amour ? Pourroit-elle être absolument inexorable aux prieres, aux génuflexions, à chaque flatterie que je lui dirai ? — Cela est impossible. Je l'essayerai, je le tenterai, pas plus tard que demain ; d'aussi bonne heure que je le pourrai, aussi-tôt que je la verrai sortir. — Helas ! si cela me réussit ; alors je te pardonnerai volontiers, grand Dieu, quand bien le soleil d'après demain devroit ne me plus éclairer.

Quoiqu'il eut seulement fermé ses

yeux long-tems après minuit ; il étoit déjà éveillé au premier chant de l'alouette. Il répéta mille fois chaque parole qu'il se proposoit de prononcer ; il épia & espionna jusque vers midi, où il vit sortir la Gouvernante de Bianca ; il courut après elle, & la joignit enfin dans un endroit un peu écarté.

BONAVENTURI.

Excusez, Madame, si je prends la liberté de vous interrompre pour un instant. Il ne s'agit de rien moins que de la vie d'un de mes amis.

LA GOUVERNANTE.

Est-ce à moi, Monsieur, que vous parlez ? — ne vous tromperiez-vous pas ?

BONAVENTURI.

Point du tout. Vous êtes la Gouvernante de la maison du noble Sénateur Capello.

LA GOUVERNANTE.

Je le ſuis ! Mais comment pourrai-je...

BONAVENTURI.

Hélas ! je ſuis le plus infortuné de tous les hommes, ſi vous ne daignez pas m'écouter ! Un de mes compatriotes, qui m'eſt auſſi cher qu'un ſecond moi-même, eſt en danger de perdre, ſous peu de jours, la vie, & plus encore, ſi vous refuſez, noble & magnanime Dame, de vous intéreſſer en ſa faveur.

LA GOUVERNANTE. (*Surpriſe*)

Mais comment puis-je le faire ? parlez !

BONAVENTURI.

Son deſtin eſt entre les mains de M. de Capello, Bianca, ſa fille, diſpoſe de lui, la ſurveillance de Bianca eſt confiée à vos ſoins. — Ainſi, permettez

ſeulement que je diſe un mot à cette bienfaiſante Demoiſelle. D'après ce que j'en ai appris, elle eſt l'image de la bienfaiſance ; il peut arriver qu'elle ſoit auſſi empreinte dans ſon cœur. — En ce cas elle m'écoutera peut-être, elle diſpoſera ſon pere, elle rendra par ce moyen la vie à mon ami, ainſi qu'à moi-même.

LA GOUVERNANTE. (*A part*)

Voilà un noble jeune homme! (*haut*) Monſieur, je ne conçois encore qu'imparfaitement vos deſſeins. — Eſt-ce là tout ce que vous exigez de moi ?

BONAVENTURE.

Oui, Madame!

LA GOUVERNANTE.

Hé bien ! je défére à votre demande ! je ſuis trop inclinée à compatir au malheur de mon prochain, pour être im-

pitoyable, malgré le ſoupçon qui s'éleve en moi dans ce moment. — Quoique vous pourriez ſimplement me charger de la priere, que vous vous propoſez de faire perſonnellement à Bianca, & être aſſuré d'un accompliſſement ponctuel de ma part..... ( *pendant qu'elle héſite un inſtant, & qu'elle le fixe attentivement.* )

BONAVENTURI. ( *Embarraſſé* )

Sans doute. — Mais....

LA GOUVERNANTE.

En voilà aſſez! cela ſuffit! je vois bien que vous répugnez à vous confier, vous & votre ami, à mes ſoins; vous verrez donc & parlerez vous-même à mon éleve.

BONAVENTURI. ( *Avec précipitation* )

Je la verrai? je lui parlerai? — Grace au Ciel! je vous fais un million de remercimens, ma divine amie! Mais, quand? comment? à quel endroit? ......

LA GOUVERNANTE. ( *D'un ton équivoque.* )

En effet, Monſieur, il faut que vous aimiez votre compatriote au-delà des bornes de l'amitié ordinaire ! L'ardeur de votre diſcours en fait foi, & peu s'en faut qu'il ne me fortifie dans mon ſoupçon.

BONAVENTURI.

Du ſoupçon ? Que Dieu me puniſſe s'il y a la moindre ſupercherie dans mon diſcours ! —— Cette ardeur eſt l'effet de l'intérêt que je prends à la vie d'un ami. — Ah ! du meilleur de mes amis. — Seroit-elle donc ſuſpecte ? ai-je la mine d'un parjure ?

LA GOUVERNANTE.

Si cela étoit, je n'aurois certainement pas eu la patience de vous écouter ſi long-tems ! — Sans perdre davantage de tems, écoutez ce que je vais vous dire. Je vais

souvent le matin, avec mon éleve, dans un couvent de la Suecca. (9) ; j'y irai demain. Ainsi, ne manquez pas de vous trouver, à neuf heures sonnantes, dans cette rue aboutissante au deuxieme pont. Une gondole, destinée pour nous, & distinguée des autres par une construction un peu plus considérable, nous attend ; en cas de besoin, Bianca ou moi donnerons un signal avec un mouchoir, pour vous la faire observer, & elle vous transportera avec nous à la *Suecca*. Pendant le trajet vous pourrez parler à Bianca tout à votre aise. Souvenez-vous en bien! au coup de neuf heures.

BONAVENTURI.

Ne craignez pas! j'oublierois plutôt le nom de cette grande ville, même le mien propre! — Portez-vous bien, généreuse Dame ! Fasse la sainte Vierge que les bénédictions céléstes découlent sur vous,

puiſque vous daignez prendre compaſſion d'un miſérable ! ( *Il s'en va.* )

LA GOUVERNANTE.

Avec quelle ſincérité ce jeune homme s'énonce ? quelle force inconnue m'a rendue plus prompte à le ſervir, que je n'ai eu coutume de le faire juſqu'à ce moment ? Il eſt heureux que je ne ſois plus fille ni jeune, un homme tel que lui ſeroit dangereux pour moi, quand bien j'aurois ſeulement hier fait vœu de chaſteté. — ( *le regardant marcher.* ) Il entre dans la maiſon de Salviati. Ho ! certainement c'eſt Salviati lui-même ! Il n'eſt pas poſſible autrement ! Ce n'eſt du moins perſonne au-deſſous de lui. — Mais cependant, s'il ſe trouvoit une fineſſe cachée là-dedans ! — Bianca eſt une beauté ; ce jeune-homme eſt vif & ſéduiſant ! — Non ! non ! loin d'ici toute prudence défiante, il ne faut pas s'imaginer qu'un ſi noble viſage puiſſe être impoſteur. ( *elle part.* )

*La nuit suivante.* BONAVENTURI *seul dans sa chambre : il est à genoux.*

Dieu tout puissant, je vous remercie du plus profond de mon cœur ! — Que mon action de grace parvienne jusqu'à vous ! Puisse-t-elle raisonner dans votre royaume céleste, comme le chœur des Séraphins ! — Je la verrai ! je lui parlerai ! — A présent plus de question, plus d'inquiétude : comment ? — Il suffit que je sois assuré de la voir, de lui parler ! — Dussé-je, pendant le reste de ma vie, endurer tous les tourmens du monde ; dussé-je souffrir toute espece de torture ; jamais personne ne m'entendra pousser la moindre plainte, ni dire, que le Ciel ne m'ait pas abondamment comblé de ses bienfaits ici bas. — Ce moment plein d'espoir, & de tant de délices, est le plus excellent don de ta divine bonté ! — ( *Une courte pause* ) S.

Antoine, généreux directeur & protecteur de ma vie, qui venez encore aujourd'hui de m'encourager si puissamment, qui avez daigné écouter mes soupirs lorsque je suis sorti ce matin, qui avez accordé à mes foibles paroles la plénitude de la persuasion ; repandez aussi demain sur moi, je vous en supplie, votre sainte bénédiction! Daignez ouvrir mes levres! Si vous me faites la grace de m'exaucer, elles ne pourront manquer de bien s'énoncer. — C'est avec confiance que j'implore votre protection, celle de tous les Sains du Paradis, ainsi que la vôtre, Vierge immaculée, afin que vous bénissiez mon amour. — Hélas! il ne provient pas d'une flamme ordinaire ; c'est le plus pur, le plus spirituel amour, qui embrasa jamais le cœur d'un mortel. (*Il se releve.*)

Le reste de la nuit se passa lentement ; Bonaventuri ne ferma pas les yeux : ils verserent successivement un torrent de

larmes de joie & de douleur. Des projets extravagans, des pressentimens craintifs se succédèrent continuellement les uns aux autres. Le jour si ardemment désiré parut enfin ! neuf heures sonnèrent !

*Une rue.* BIANCA & *sa* GOUVERNANTE, *toutes deux marchent le long du canal.*

BIANCA.

Vous êtes donc persuadée que c'étoit Salviati ?

LA GOUVERNANTE.

Certainement ! son parler & sa contenance le déceloient encore plus que son logement. Je me souvins aussi, comme d'un rêve, de l'avoir déjà vu une autrefois. — Ha ! c'est une illustre famille, la maison de Salviati ! Et assurément ce jeune homme n'est pas moins noble. —

L'ardeur avec laquelle il parloit en faveur de ſon ami, les remercimens ingénieux & touchans dont il me combla ; enfin, ſon air en me quittant, le prouvoient à n'en pas douter.

BIANCA.

Vous me rendez encore plus impatiente. Mais eſt-il bien ſûr qu'il nous attende ?

LA GOUVERNANTE.

Plût à Dieu que je fuſſe auſſi certaine de poſſéder un jour la bague de l'inviſibilité, ou la ceinture de la jeuneſſe permanente, que je le ſuis qu'il ſe gardera bien d'y manquer ! Gondelier, approche (*en montant dans ſa gondole*), quelqu'un a-t-il paru ici avant nous ?

LE GONDOLIER.

J'ai vu un jeune Damoiſeau paſſablement bien vêtu. — Il a attentivement

fixé trois fois ma gondole, comme si elle étoit à vendre, & s'il vouloit en être l'acquéreur. — Si je ne me trompe pas, il est encore là-haut à épier.

LA GOUVERNANTE.

C'est lui-même, je le reconnois.



BIANCA.

Donnons-lui donc le signal; si toutesfois ce n'étoit pas lui, un autre ne le comprendroit pas. ( *Elle leve son voile, & regarde de toutes parts avec une lunette; la Gouvernante secoue un mouchoir blanc; enfin Bianca en fait autant.* ) Il vient! il est déjà en marche! comme il accourt! une hirondelle, à mon avis, perdroit son haleine en voltigeant après lui.

LA GOUVERNANTE.

N'est-il pas un jeune homme de toute beauté?

BIANCA.

A ce que je peux remarquer il est assez bien fait. ( *A part.* ) Assez, viens-je de dire ? Dieu de clémence, pardonnez-moi ce mensonge, je n'ai de ma vie rien vu de plus charmant.

LA GOUVERNANTE.

Remettez votre voile ! Ne voyez-vous pas qu'il est tout près de nous ?

BIANCA.

Vous avez raison. ( *A part.* ) Pourquoi m'en coûte-t-il aujourd'hui d'abattre mon voile ?

BONAVENTURI. ( *En entrant dans la Gondole.* )

Pardonnez, Mesdames, excusez la hardiesse d'un inconnu ! — Et vous, charmante Bianca, vous voyez ici à vos pieds....

BIANCA (*le relevant*).

Point de génuflexion, Monſieur! Songez où nous ſommes! — Ma Gouvernante m'a dit que vous déſiriez mon interceſſion en faveur d'un ami malheureux.

BONAVENTURI (*ſoupirant*).

Vraiment oui, infortuné!

BIANCA.

Dépêchez-vous donc, Monſieur! S'il y a quelque choſe en mon foible pouvoir qui puiſſe vous être utile, expliquez-vous, parlez hardiment & ſans contrainte!

BONAVENTURI.

Qui le pourroit, en vous voyant, en vous entendant! Ange céleſte, votre voix mélodieuſe.....

BIANCA.

Point de flatteries, Monſieur, je n'ai-

me pas à en entendre, pas même dans un lieu plus tranquille que ne l'eſt celui-ci : au fait plutôt. — Comment peux-je ſauver un malheureux ?

BONAVENTURI ( *bégayant* ).

Pourrois-je... Mais... Cependant...

LA OUVERNANTE.

Monſieur, je m'apperçois que ma préſence vous eſt à charge. — Malgré le plaiſir que je reſſens en vous entendant parler, je vais cependant vous éviter volontairement cette gêne, par pure condeſcendance pour vous. ( *Elle paſſe à l'autre bord de la gondole.* )

BONAVENTURI.

Vous avez trop de bonté. — ( *A Bianca.* ) Quoique nous ſoyons préſentement ſeuls, illuſtre & adorable Demoiſelle, j'ai cependant encore une grace à vous demander avant de vous adreſſer ma

priere

priere principale : soulevez ce voile importun ! Quand j'aurai l'honneur de voir vos yeux ; ces yeux, le chef-d'œuvre de la nature, non-seulement je me sentirai doublement encouragé ; mais je pourrai aussi lire en eux, si mon ami sera exaucé.

BIANCA.

Vous tenez un langage qui m'est jusqu'ici entiérement inconnu, il me paroît tout-à-fait étrange dans la bouche d'un suppliant. Mais j'y consens en faveur de cette singularité, afin de satisfaire ma curiosité. ( *Elle jette son voile en arriere.* ) Maintenant plus de détour. Quelle est votre demande ?

BONAVENTURI.

Rien qu'une seule parole, illustre Demoiselle. Le plus petit souffle favorable de votre bouche divine, le plus petit signe satisfaisant de vos yeux char-

mants, rendra la vie à un malheureux qui, dans ce moment est en danger de la perdre.

BIANCA.

Mais par quel crime a-t-il mérité la mort?

BONAVENTURI. ( *D'une voix tremblante.* )

Par la plus innocente témérité, qui puisse jamais s'introduire dans le sein d'un mortel. — Le malheureux dont il s'agit est amoureux. — L'ardeur de son amour dévore son ame. — Il vous aime, divine Bianca; &... & cet infortuné... ce téméraire... c'est moi-même.

BIANCA. (*Surprise*).

Comment, Monsieur...

BONAVENTURI (*Lestement*).

Non, beauté divine, différez votre

ſentence ! Permettez que je jouiſſe encore de mon exiſtence pendant quelques minutes de félicité ; que j'admire encore ces yeux qui ſeroient capables de métamorphoſer un cahos en beauté, & rendre la vie à un mort ! — Hélas ! je tremble d'avance pour la nuit, qui obſcurcira dorénavant ma vie ; mais qui ne ſauroit manquer, pour mon unique conſolation, de la terminer ſous peu de tems. (*Ici Bianca baiſſe ſon voile, car la Gouvernante s'approche d'eux.*)

LA GOUVERNANTE.

Avez-vous fini, mon beau Monſieur ? Nous allons aborder.

BONAVENTURI.

Dans un inſtant, Madame. — Hé bien ! magnanime Demoiſelle, prononcez préſentement l'arrêt de mon ami. La condamnation lui paroîtra une faveur ſortant de votre bouche, duſſiez-vous

le précipiter dans le plus profond abyme. — A-t il sujet d'espérer ?

BIANCA.

Dites-lui que sa témérité est sans exemple ; mais qu'il ne doit cependant pas perdre l'espoir. — Son intercesseur a trop d'éloquence, pour qu'il ne puisse pas, au moins, compter sur la grande envie que j'ai de l'obliger.

BONAVENTURI. ( *Transporté de joie* ).

La fleur de toutes les nobles Vénitiennes ! La bouche des hérauts célestes ne s'énonça jamais plus agréablement. — Cette nouvelle fera plus d'effet sur l'ame de mon ami, qu'une douce pluie d'été sur des semences qui se flétrissent. ( *Il veut baiser la lisiere de sa robe ; elle lui présente la main : alors il se tourne vers la Gouvernante.* ) Compatissante Dame, mon ami ne possede pas de grandes richesses ; depuis ce moment

il eſt cependant plus heureux que le plus grand, le plus riche Roi des Indes. Il m'a conjuré, ſi ſa priere étoit exaucée, de ne pas manquer de vous engager, de tout mon pouvoir à accepter cette bagatelle de ſa part, quoiqu'il vous ſoit juſqu'à préſent inconnu. Ne dédaignez pas les inſtantes prieres d'un étranger, ne dédaignez pas celles que je vous fais moi-même. ( *Il lui préſente une bourſe pleine d'or, & s'éloigne promptement, ſans lui donner le tems de réfléchir, en regardant fixement Bianca.*)

LA GOUVERNANTE.

Monſieur, que faites-vous, à quoi penſez-vous ? reprenez-la — à quelle fin ? — Il a diſparu comme un épervier au cri du coq ! — ( *Ouvrant la bourſe.* ) Regardez ; c'eſt de l'or, tout eſt or ! — Ho aſſurément, ce ne peut être que Sal-

viati lui-même ! Ne vous a-t-il pas dit son nom ?

BIANCA.

Que je suis imprudente ! Je n'ai pas seulement eu l'idée de le lui demander.

LA GOUVERNANTE.

Mais l'affaire même ! — puis-je savoir de quoi il vous a entretenu ?

BIANCA.

De... de... en vérité...

LA GOUVERNANTE.

Cela suffit. Je vois bien que ma question vous embarrasse ; je vous dispense d'y répondre, pourvu que vous lui accordiez sa demande, si elle est raisonnable. ( *Ouvrant de nouveau sa bourse.* ) Du pur or (1) ; vraiment, c'est une bon-

(1) *Demande.* Puisque Bonaventuri est

ne journée pour moi ! ( *Elles partent.* )

Un certain auteur, — lequel ? Quiconque ne s'en rapporte pas à moi, en fera la recherche, — dit : » même la possession d'un superbe bien de campagne nous occasionneroit peu de plaisir, s'il n'existoit nulle part quelqu'un à qui nous pourrions dire : certainement ma terre est belle. « — Selon moi, c'est une vérité infaillible. Bonaventuri, en s'en retournant, s'imposa comme un devoir sacré de ne raconter à personne son heureuse entrevue de ce matin. — Et cependant ! Quelle demangeaison ! Quelle contrainte ! Le même

---

véritablement pauvre, d'où a-t-il eu cette bourse pleine d'or ?

*Réponse.* De la plus honnête maniere du monde ; car il étoit déjà, depuis trois années, le premier facteur du comptoir de Salviati ; ce qu'il donnoit alors dans l'ivresse de sa joie, étoit aussi le total de ses épargnes.

ſoir Martelli étoit déjà inſtruit des plus minutieux détails de ſon aventure. Il en écouta aſſez tranquillement le récit, & ſe contenta de ſecouer légerement la tête de tems en tems. Bonaventuri fut obligé de lui demander à pluſieurs repriſes, ce qu'il penſoit de tout cela, avant qu'il ait ouvert la bouche.

» Que je ne voudrois pas être à la place de Capello, répondit enfin Martelli, & ſeulement avoir le plus léger ſoupçon de ce qui s'étoit paſſé !

BONAVENTURI.

Et que ferois-tu donc ?

MARTELLI.

Je ferois jetter une pareille Gouvernante plus profondément dans la mer Adriatique, qu'aucun Doge n'y a jamais jetté l'anneau nuptial le jour qu'il épouſe la mer.

BONAVENTURI.

Insensé, qui parle de la Gouvernante? Je voudrois savoir ce que tu penses de Bianca, de son procédé, de sa réponse?

MARTELLI.

Dois-je parler avec sincérité?

BONAVENTURI.

Sans contredit.

MARTELLI.

Que la plus noble demoiselle n'est jamais qu'une femme; mais qu'un homme ne devroit jamais oublier qu'il est un homme!

BONAVENTURI.

C'est dommage que je ne comprends pas bien cette maxime de morale, du moins elle me paroît absolument obscure.

MARTELLI.

N'as-tu réellement pas remarqué en elle certaine trace d'indignation ? N'a-t-elle lâché aucune parole qui t'ait offensé ?

BONAVENTURI.

Pas une seule.

MARTELLI.

N'a-t-elle pas au moins demandé qui tu étois ?

BONAVENTURI.

Non plus.

MARTELLI.

Cela est inconcevable ! Elle t'a effectivement dit que tu étois fondé à avoir des espérances ?

BONAVENTURI.

Elle me l'a assuré.

MARTELLI.

C'eſt beaucoup ! C'eſt une faveur extrême ! C'eſt plus que le plus riche, le plus noble jeune homme auroit oſé eſpérer à la premiere attaque ! Mais auſſi n'eſt-ce qu'un pas de géant, qui conduit au précipice. As-tu réfléchi quelles en ſeroient les ſuites ?

BONAVENTURI. (*D'un air de mécontentement.*)

Tu parles avec tant de morale, qu'un prédicateur pourroit employer tes paroles dans ſes ſermons ! — Vraiment, qui prévoieroit l'avenir ? (*Ironiquement.*) Cependant aie un moment de patience ; l'on conſidere mieux une choſe de cette importance en buvant un verre de vin ; l'on peut même la pénétrer.

MARTELLI. (*Fort tranquillement.*)

Ne t'apperçois-tu pas, mon cher Bo-

naventuri, par l'inconſéquence de ton diſcours, que la plaiſanterie n'eſt pas le ton qui te convient, & encore beaucoup moins celui que mes ſoins pour toi méritent de ta part? — Moque toi tant que tu voudras de ma prévoyance; mais ta flamme ſeroit peut-être déjà éteinte depuis long-tems, ſi ma froideur ne la modéroit pas de tems en tems. — Hélas! il n'eſt malheureuſement que trop difficile & trop illuſoire de jetter un coup-d'œil ſur l'avenir, lorſque l'on eſt emporté par une témérité exceſſive! Mais quiconque ne réfléchit, dans des affaires d'importance, qu'au préſent, & nullement à l'avenir, eſt naturellement audacieux. — Le pas que tu franchis dans cet entretien, pourroit cependant bien te conduire à une choſe.

BONAVENTURI.

A me faire mourir ſi elle avoit dit non.

MARTELLI.

A quoi te sert présentement son oui?

BONAVENTURI. (*Avec transport.*)

Ah, quelle indulgence de la part de cette noble créature! Elle savoit qu'elle pouvoir me faire mourir, me faire mourir avec autant de certitude que l'ait jamais pu un Dieu! Et quelle grandeur d'ame! Elle m'a rendu la vie avec une clémence qui égale celle d'une divinité; elle m'a rendu la vie à moi qui en suis indigne! (*D'un ton radouci.*) Mon ami pardonne-moi mon ardeur! cette ardeur me fait quelquefois lâcher des paroles qui pourroient, mais qui n'ont nullement la volonté de t'offenser. — Tu m'as demandé quelles en seroient les suites? N'est-il pas vrai? Ah, mon ami! Le tems, l'amour & la fortune auront soin de me prescrire des régles, maintenant je suis encore incertain sur ce que je dois faire.

BONAVENTURI.

Jamais ! maudit soit présentement, & jamais le chemin qui conduit aux honneurs, à une félicité quelconque, lorsqu'il nous y fait arriver par le sentier raboteux de la duplicité & de la supercherie !

MARTELLI.

Ou bien qu'arriveroit-il, si malheureusement elle te préféroit à la splendeur, à la noblesse, aux richesses, qui doivent être son partage ? Si elle se jettoit tendrement dans tes bras, pour s'enfuir avec toi dans quelque coin écarté de la terre ?

BONAVENTURI.

Grand Dieu ! Ce coin solitaire seroit un paradis terrestre pour moi !

MARTELLI.

Je veux bien le croire, aussi long-

tems que vous y vivriez ignorés ; car je ne te parlerai pas à présent du prochain refroidissement de ton amour ; dans ce moment-ci ce refroidissement te paroîtroit impossible. — Mais je t'en prie, nomme-moi un secret qui ait été tellement caché, qu'il n'ait pas un jour été découvert, quoiqu'enfoui dans l'obscurité la plus ténébreuse ! — Et si l'on venoit jamais à apprendre votre retraite, la fureur des parens offensés . . . . .

BONAVENTURI. (*L'interrompant.*)

Peut-être que cette fureur se moderereroit ! Elle céderoit certainement ! — Les génuflexions d'une fille chérie, les larmes d'un enfant unique, que l'on auroit cru long-tems perdu, hélas ! cela ne pourroit pas manquer de détourner l'orage !

MARTELLI.

Et le poignard de ceux de la fa-

mille qui seroient irrités ? Et le ressentiment de cette altiere & illustre famille, qui se croiroit outragée, même déshonorée, par le mélange de ton sang avec le sien ?

BONAVENTURI. ( *Chagrin.* )

Elle n'en aura jamais le sujet. — De plus, pourquoi examines-tu si soigneusement le tableau d'une ombre que tu as conçue toi-même ? — Eus-je jamais l'idée d'un de ces trois projets ? — Non ! j'aime mieux me consumer en secret, qu'aspirer à la possession de Bianca, & sacrifier cette adorable Demoiselle à ma flamme. ( *Avec chaleur.* ) Elle est cependant l'objet de mon plus ardent, même de mon unique souhait ; elle est ma premiere pensée à mon réveil, & ma derniere quand le sommeil me ferme les yeux. Je ne vis qu'en elle ; je n'entends, je ne vois, je ne sens dans tout le vaste fracas du monde qui m'entoure,

qu'elle, que Bianca, qu'elle seule ! J'y renonce cependant courageusement ; & je suis satisfait de la douce certitude qu'il fut un moment où elle avoua qu'elle ne me haïssoit pas ; un instant où je sentis que ce n'étoit point l'inégalité d'ame, mais uniquement le clinquant extérieur de cette misérable vie, qui nous ordonnoit de nous séparer. — Et plein de cette flatteuse consolation, j'attendrai la mort comme une épouse chérie.

MARTELLI. (*D'un ton menaçant.*)

Mon ami, mon ami, tu formes de grands projets.

BONAVENTURI.

Tout grands qu'ils sont je les exécuterai : dès ce moment je ne parlerai pas davantage à Bianca. Mon esprit voltigera autour d'elle, mais jamais mon corps ne l'approchera. — Et si j'aspire à quelque chose de plus, si je romps jamais ce serment,

que celui qui punit les parjures, me punisse alors, puisqu'il lit dans le cœur des mortels. ( *Il sort avec précipitation en s'essuyant les yeux.* )

MARTELLI. ( *Seul.* )

Comme cela sonne bien ! Comme cela reluit ! Et malgré cela — pauvre ami ! j'ai peur, je crains fort que ce métal brillant ne soit autre chose qu'un peu de cuivre doré, qui perdra sa valeur dès qu'on l'essayera sur la pierre de touche. ( *Il sort.* )

L'on peut aisément se figurer avec quelle palpitation le cœur du pauvre Bonaventuri battoit, malgré cette lueur de grandeur d'ame, malgré cette ferme résolution. Il se rappelloit mille fois par jour chaque parole que Bianca avoit proférée ; malheureusement il étoit un interprête si ingénieux, si attentif à chaque mouvement de ses beaux yeux, ou de sa bouche enchanteresse, qu'il réso-

lut mille fois d'aller à la reche che, pour se jetter à ses pieds. Il se levoit alors gaiement, & il retomboit tout aussi-tôt dans une noire irrésolution ; car il se représentoit sa pauvreté, qui ne lui permettoit pas de faire un nouveau cadeau à la Gouvernante. Il se rappelloit son serment, & le miroir épouvantable que Martelli lui avoit présenté, étoit encore si présent à sa mémoire, qu'il y regardoit souvent, & se conformoit à ses charitables conseils.

Le sort de Bianca étoit, à n'en pas douter, plus douloureux encore. Une nouvelle existence s'offroit à son imagination ; mais elle se trouvoit malheureusement seule dans ce nouveau monde ; elle n'avoit pas même une seule personne à qui elle auroit pu se confier, & qui eut été capable d'égayer son ame, brisée par les tourmens de l'amour ; elle eût voulu du moins entendre des paroles qui eussent la moin-

dre ressemblance avec la voix mélodieuse de son amant. Elle en attendoit tous les jours des nouvelles, & aucune n'arrivoit. Elle concentroit en elle toute son affliction, & n'en découvrit la raison à personne. — Puisse le monologue suivant déceler les traits les plus secrets de ce qu'elle ressentoit ! — Elle se parloit ainsi à elle-même dans la matinée du cinquiéme jour après son entrevue avec celui qu'elle adoroit.

BIANCA.

Il ne manquoit plus que cela ; il falloit que tu devinsses encore l'objet de mes songes ! — N'es-tu pas honteux de troubler la plus grande partie de mon léger sommeil ? N'étoit-ce pas assez que je pense continuellement à toi pendant le jour ? Faut-il que je sois aussi privée de ce qui dédommage le manœuvre de son travail, de ce qui allége souvent les

chaînes du prisonnier ; — d'un sommeil paisible ? — Ta figure ne seroit-elle pas assez profondément introduite dans mon cœur, pour m'obliger de la voir les yeux fermés ? — Comme il étoit là debout devant moi ! Comme il me supplioit ! — Comme ses yeux étincelans brilloient à travers ses larmes ! Sa charmante & virile, mais tremblante voix ! Ses gestes & sa démarche ! Son . . . Hélas ! l'énumération de ses belles qualités & perfections est sans bornes ! — Mais à quoi cela me sert-il ? Pourquoi me consumerois-je seule de chagrin comme une victime monacale ? Pourquoi m'absorberois-je seule & avec lenteur comme un brouillard du matin se perd sur la sommité des hautes montagnes ? — Une parole de ma bouche, & cet Adonis sera à mes pieds, vivra pour moi, pour moi seule ; quel sort digne d'envie ! — Ne me l'a-t-il pas juré ? — Une bouche telle que la sienne

peut-elle être trompeuse ? Ne suis-je pas le dernier rejetton d'une famille noble ? N'est-il pas le chef d'une maison respectacle ? Les filles de la superbe Venise, n'ont-elle déjà pas souvent été l'ornement de Florence ? — ( *réfléchissant.* ) M'en coûtera-t-il davantage qu'un seul mot ? — Je le prononcerai. — Il ne faut qu'un seul signe! Soit, je le donnerai! car je vois clairement qu'il ne reparoîtra pas sans ce mot, sans ce signe. — Trop timide Salviati, je devrois n'en rien faire; mais je le ferai ! — Lorsque me reconnoissant, il sera une fois à mes pieds; lorsque, n'étant plus un criminel tremblant, il se relevera avec un enthousiasme muet, & embrassera avec ardeur une fille subjuguée par la passion qui rougira avec pudeur ; ho, alors, alors bonté céleste, que l'extravagante supporte alors patiemment le tout en tombant en défaillance !

Bianca

Bianca étoit donc décidée à faire appeller ſon amant ; elle ſe conſultoit cependant encore de quelle maniere elle le feroit avertir. C'étoit ſon premier amour ; elle ignoroit les différentes ruſes des intrigues amoureuſes. Elle eut cependant la précaution d'écrire, encore pendant ſon irréſolution, la lettre déciſive, & elle ne fut pas long-tems avant de trouver un Mercure pour la remettre ; car il a exiſté de tout tems de ces officieux commiſſionnaires.

Il eſt certain que rien ne fait ſi [illegible]tement pâlir les joues d'une jeune demoiſelle, qu'un amour ſecret ; & la Gouvernante étoit trop attachée à l'aimable Bianca, pour ne pas bien vite s'appercevoir du changement des ſiennes, & par conſéquent s'informer ſoigneuſement de ce qui pouvoit en être la cauſe.

» C'eſt en vain, Mademoiſelle, lui dit-
» elle un jour, votre feinte gaieté ne me

» trompe pas. — Votre cœur est intérieu-
» rement affecté d'un chagrin rongeur. »

BIANCA.

Pardonnez-moi, ma chere, vous vous trompez.

LA GOUVERNANTE.

Je me trompe ? Et vous prononcez ces paroles en soupirant? Ho, ces jours coulés dans la tristesse, ce dégoût pour la société, même pour les besoins de nécessité premiere, cette inquiétude pendant la nuit, cette rêverie involontaire, ces yeux roulans çà & là avec trouble. — Hélas ! toutes ces choses ne peuvent être que l'effet d'une secrette angoisse.

BIANCA.

Hé bien, quand elles seroient produites par une cause quelconque, qu'en résulteroit-il ?

LA GOUVERNANTE.

Alors j'y prendrois part. Epanchez votre tristesse dans mon sein. N'ai-je pas de tout tems été plutôt votre amie que votre Gouvernante ? N'ai-je pas toujours pris plaisir à deviner & prévenir le plus petit de vos desirs ? Me demandâtes-vous jamais quelque chose en vain ? — Ou abusai-je jamais, à votre égard, de mon autorité, ou de votre confiance ?

BIANCA.

Non, jamais ! Mais dans ce moment laissez-moi seule à moi-même, je vous prie.

LA GOUVERNANTE.

Jamais moins qu'à présent ! Je vous fatiguerai de questions chaque fois que nous serons seules ; je ne quitterai pas vos côtés en quelque endroit que vous alliez, même en compagnie je vous chuchoterai à l'oreille : découvrez-moi le sujet

de votre ennui, défiante Bianca, voilà comment j'agirai envers vous; j'en fais serment, jusqu'à ce que j'aie vaincu votre résistance.

BIANCA (*avec un sourire forcé.*)

Et si je vous le découvrois dans ce moment, exauceriez-vous alors mes desirs ?

LA GOUVERNANTE.

Oui, assurément, autant qu'ils seroient raisonnables, & la noble Demoiselle Capello a trop de sentimens pour exiger quelque chose qu'il faille refuser.

BIANCA.

C'est bon, je suis contente ? — apprenez donc, ma chere Dame, ma meilleure, mon unique amie, apprenez-donc.... (*baissant les yeux pendant quelques secondes.*) Je suis amoureuse. (*Jusqu'ici Bianca parle d'un ton flat-*

*teur, elle continue présentement avec chaleur.* ) J'aime Salviati, ce charmant étranger, que vous-même me fîtes derniérement connoître .... De son côté, il brûle aussi d'amour pour moi. Ce n'étoit que par cette raison qu'il cherchoit à me parler. Hier, il étoit le coupable pour qui il s'intéressoit. Son amour pour moi étoit tout son crime; il m'a prié de le payer de retour; je le lui ai promis, & je tiens religieusement parole.

LA GOUVERNANTE.

Que me dites-vous? — Est-il possible?

BIANCA.

Demandez plutôt s'il se pourroit autrement! — Le voir & l'aimer fut l'ouvrage d'une minute. Que dis-je? d'une minute? vraiment non! d'une seconde! d'une demi-seconde! — Quand bien il n'auroit pas ouvert la bouche, il auroit auroit captivé mon cœur, & présente-

ment il eſt totalement à lui, il eſt attaché au ſien par des chaînes que rien ne pourroit briſer. — En conſéquence, je me ſuis preſcrit, comme un devoir de notre ſainte religion, d'en faire mon époux, & de ne jamais donner ma main à un autre mortel.

LA GOUVERNANTE.

Bianca, ma chere Bianca?

BIANCA.

Ma chere Dame, point d'objection! — Elles ne fructifieroient pas davantage qu'une ſemence répandue ſur un rocher aride. En revanche la ſemence que Salviati a jettée, eſt tombée ſur un terrein fertile. — Je le ſens, je ne ſaurois vivre ſans lui; ſans Salviati le ſort des plus miſérables créatures me paroîtroit digne d'envie. Par-tout où je porte ma vue il s'offre à mes yeux; il eſt preſent à toutes mes penſées; ma bouche ne

s'ouvre que par le desir ardent que j'ai sans cesse de prononcer à haute voix le nom de Salviati. — O Salviati ! Mon cher Salviati !

LA GOUVERNANTE.

Qu'exigez-vous donc que je fasse ?

BIANCA.

Je vous conjure par ce que vous avez de plus cher & de plus sacré, par votre tendresse maternelle, par une soumission filiale, par la source la plus pure d'un amour quelconque, de me conseiller, de m'aider maintenant à exécuter mon dessein, qui, comme vous le voyez, n'est point contraire à mon honneur. = Voilà ce que j'exige de vous ; voilà de quoi je vous prie très-instamment.

LA GOUVERNANTE.

Permettez au moins que je vous dise,

Bianca. — Votre violent amour, pour un jeune homme étranger que vous avez vu une fois, me surprend extrêmement. Je connois, par ma propre expérience, la nature d'une semblable passion : plus elle est née subitement, plus elle est violente ; mais heureusement elle est aussi d'une plus courte durée.

BIANCA.

Trompeuse notion ! Ne connoissez-vous pas mieux mon cœur ? Ne savez-vous pas qu'il persévere avec une fermeté égale à la célérité qui le décide ? — En aimai-je jamais un de mille que j'ai vus en ma vie, ou ai-je jamais fait l'éloge d'un seul, du moins avec chaleur ?—Non certainement. Il n'y a qu'un Salviati qui ait pu me plaire, qui ait pu me captiver, m'enchaîner à jamais ?

LA GOUVERNANTE.

Le véritable amour trompe de mille façons différentes. Il donne un corps aux

fantômes, il rend ſourdes à la raiſon, aux conſeils, les oreilles de la jeuneſſe, &.....

BIANCA (*chagrine.*)

Eh.... Eh....? Point de ſentences, Madame.—C'eſt votre aſſiſtance que j'implore pour le préſent, & non pas vos conſeils.

LA GOUVERNANTE.

Enviſagez-vous donc votre mariage avec un étranger comme une choſe ſi facile, que l'on ne doive pas préalablement demander le conſentement des parens & le conſeil des amis, & ſérieuſement s'interroger ſoi-même ſur la ſituation de ſon ame?

BIANCA.

Comment pourrois-je la connoître?... L'amour feroit-il véritablement amour, s'il étoit aſſujetti à une dialectique? Le

premier inſtant que je vis ce jeune homme, fut le principe de ma paſſion, & le dernier de ma vie en ſera la fin. — Sans ſavoir pourquoi, j'en ſuis devenue amoureuſe : en revanche je ſuis certaine que je l'aimerai auſſi long-temps qu'un cœur palpitera dans ce ſein. ( *Elle fond en larmes.* )

LA GOUVERNANTE.

En quoi deſirez-vous donc que je vous prête du ſecours?

BIANCA.

Remettez-lui cette lettre en mains propres. Je vous préviens que je l'invite à me venir voir. Il faut de néceſſité que je le voie; autrement l'ardeur de mon amour me ſuffoqueroit.

LA GOUVERNANTE (*Après avoir réfléchi.*)

Si votre entrevue devoit avoir lieu en ma préſence, je pourrois peut-être....

BIANCA.

Cela ſera ; je vous le promets ! Ayez ſeulement la bonté de lui faire parvenir ce billet. (*Elle ſort en pleurant.*)

LA GOUVERNANTE (*ſeule, examinant Bianca.*)

Imbécile que je ſuis de n'avoir pas prévu ou de n'avoir pu au moins deviner ſa maladie ! Pauvre fille, ta flamme eſt violente ! Si je pouvois l'éteindre, je ferois plus qu'une divinité !—Qu'y-a-t'il à faire préſentement ? La favoriſer ou la détourner. Pour parler vrai, l'amant eſt digne d'elle ; mais les richeſſes d'un ſimple négociant ſont-elles capables d'en impoſer à la vanité du vieux Capello ?—A la vérité chacune de ſes larmes me fait ſaigner le cœur. Je différerai cependant d'exaucer ſa prière : la commiſération me parle en ſa faveur ; le devoir s'y oppoſe. Le temps la guérira peut-être ; cela eſt déja arrivé

maintes fois. Eh bien ! j'hasarderai tout ce que je pourrai ; car elle est mon enfant, mon éleve. Cette lettre ne parviendra cependant pas de sitôt dans les mains de Salviati.

Huit jours pleins de tourmens, tant de la part de l'aimable Bianca & du tendre Bonaventuri, se passerent encore, sans qu'ils se fussent vûs. Le neuvième, Bianca se présenta devant sa glace ; elle fut surprise de s'y voir pâle comme la mort, enfin elle soupira.

Suis-je réellement telle, ou est-ce mon ombre ? A peine ai-je la force de me tenir sur mes pieds ! aucune goutte de sang ne circule plus dans mon corps ! La moële de mes os est desséchée, l'éclat de ma jeunesse a disparu..... Pere-Eternel, vous m'éprouvez actuellement ! cependant, je vous rends grace, puisque vous m'avez ménagé la douce consolation de pouvoir dire : Je souffre pour l'amour de ma foiblesse, mais non pour mes

crimes. . . . . . O Salviati, Salviati, où eſt-tu? Que ſens-tu de ton côté? Peux-tu te comparer à moi? Arrive & regarde!... Ce n'eſt pas ta vie que l'amour met en danger comme tu le prétextois; c'eſt la mienne ſeule qui péricliteǃ

LA GOUVERNANTE (*en entrant.*)

Juſte Ciel! comme vous voilà accablée, Mademoiſelle! Prenez-donc courage, ma chere enfant! votre lettre vient d'être remiſe.

BIANCA (*froidement.*)

Sans doute auſſi exactement que vous me promettiez de l'envoyer il y a huit jours?

LA GOUVERNANTE.

Non. Elle eſt remiſe, j'en prends la Sainte-Vierge à témoin! je la lui ai donnée en mains propres.

BIANCA (*d'un ton gai.*)

L'avez-vous réellement remise ? Comment l'a-t'il reçue ?

LA GOUVERNANTE.

Il m'a fixée attentivement ; il l'a ensuite baisée & décachetée.

BIANCA.

Est-ce là tout ?

LA GOUVERNANTE.

Je n'ai rien vu de plus ; car je m'en suis promptement retournée.

BIANCA.

Malheureusement avec trop de promptitude ! En revanche, vous avez assez temporisé avant d'en soigner la remise.

LA GOUVERNANTE.

Bianca, est-ce là ma récompense ?

BIANCA.

Pardon, je vous prie! mes ſens ſont encore égarés! Ils étoient tous troublés; ils commencent à peine à ſe remettre! Mais puis-je faire fond ſur votre nouvelle?

LA GOUVERNANTE.

J'ai juré & je crois ma chere que vous devez être convaincue que je ne fus jamais parjure. J'aurois un cœur de rocher ſi une intéreſſante perſonne, malade d'un excès d'amour, ne me touchoit pas! — Egayez-vous, chere Bianca; vivez de nouveau, non-ſeulement pour nous, mais auſſi pour votre aimable Salviati! vous le verrez dès demain; il ſe préſentera à vos yeux!

BIANCA.

Pourvu que mon cœur batte encore demain! Pourvu qu'il accepte l'invitation!

LA GOUVERNANTE.

L'ame d'un réprouvé dédaigneroit plutôt la voix du Ciel qui l'appelleroit!

BIANCA.

Parlez-vous sérieusement ?——O ma chere gouvernante, combien les desirs des humains sont changeans ! Il y a peu de minutes que je pensois être à mon dernier jour ; je desirois ardemment de ne pas me tromper. A présent, — dans ce moment, — comme je sens à chaque minute renaître dans mon ame l'envie de vivre ! Comme le seul desir de voir Salviati bannit tout autre souhait de mon ame !——Ainsi demain ? seulement demain ? (*Après une courte pause.*) Dites-moi, je vous prie, quelle robe me conseillez-vous de mettre pour le recevoir ?

LA GOUVERNANTE.

Singuliere question ! Vous avez encore du temps de reste pour cela.—Autrefois vous n'en saviez rien deux heures avant de vous habiller.

BIANCA.

Autrefois ? Je le crois bien. Mais demain..... dans la joie de l'attente, il me sera impossible d'y songer!... Je desirerois cependant me décider pour un bon choix; — car Salviati, à n'en pas douter, mérite en tout point que l'on se prépare à le recevoir, que l'on ne néglige rien pour faire plus sûrement sa conquête.

*( Chambre de Martelli. )*

BONAVENTURI ( *En y entrant avec précipitation.* )

Martelli, mon cher Martelli! vois en ma personne le plus heureux des mortels!

MARTELLI (*dans un grand étonnement.*)

Le plus heureux? D'où vient ce subit changement ? Quel bonheur t'est - il arrivé ?

BONAVENTURI.

Actuellement une couronne ne seroit rien à mon goût, & la dignité impériale un bijou méprisable.

MARTELLI (*Toujours plus embarrassé.*)

Mon ami, tu m'épouvantes ! ton esprit.....

BONAVENTURI.

Bon; pardon. Je connois parfaitement la force de mes paroles. Je suis dans une ivresse de joie sans égale, & cette ivresse est irréprochable. Mon sang circule le double plus vîte qu'à mon ordinaire; cependant uniquement de plaisir; l'extravagance n'y a aucune part. (*Il regarde de tous les côtés.*) Sommes-nous au moins à l'abri d'être entendus ?

MARTELLI.

Peux-tu en douter ? Tu le vois de tes propres yeux.

BONAVENTURI (*Lui présentant une lettre, — la lettre de Bianca.*)

Tiens-donc, & lis!

MARTELLI (*lisant*)

Mon aimable étranger,

Quelle nouveauté imprévue! ma surprise concernant votre demande, & le combat que se livrerent la pudeur & la passion dans mon ame troublée, furent la cause que je ne prononçai derniere-ment qu'à moitié sur ce que vous exigiez de moi. Si vous desirez sérieusement connoître votre arrêt dans toute son étendue, vous pouvez vous présenter demain à trois heures à la fausse porte de notre palais, d'où ma gouvernante vous conduira à mon appartement en toute sûreté.

*BIANCA CAPELLO.*

BONAVENTURI ( *après une courte & ſilentieuſe pauſe.* )

Eh bien ! que penſes-tu de cela ?

MARTELLI.

Que je ſuis obligé de me frotter encore vingt fois les yeux, afin de me perſuader que je ſuis réellement éveillé. Elle auroit écrit ceci — à toi ! — Cela eſt-il poſſible?

BONAVENTURI (*Avec un ſourire triomphant*)

Elle-même ! à moi ! Rien n'eſt plus certain !

MARTELLI.

Bianca Capello a écrit cette lettre ?

BONAVENTURI (*d'un air offenſé*)

Publie plutôt ſon nom à haute voix par la fenêtre, afin de faire participer la moitié de la rue à ton étonnement !

MARTELLI.

Elle t'a écrit ? quand bien ta vue seroit cent fois plus trouble, malgré cela je le répete : Bianca t'a écrit ? — Qui te l'a remise, cette lettre ?

BONAVENTURI.

Sa gouvernante elle-même. Elle a passé devant le comptoir en me faisant signe ; je l'ai suivie. « Tenez, a-t-elle dit, for-« tuné Florentin ; » & elle s'est éclipsée.

MARTELLI.

En vérité les nombreux contes que l'on fait d'une foule d'esprits qui disparoissent à la vue, ne sont pas plus incroyables ; ils sont même la moitié moins surprenans. Que feras-tu présentement ?

BONAVENTURI.

Quelle question? ce que je veux faire?—

Que n'eſt-il déja paſſé ce fatal intervalle! Que n'eſt-il déja trois heures ſonnées! Que ne puiſſé-je dès à préſent voler à tire-d'ailes dans les bras de ma déeſſe!

MARTELLI.

Que lui diras-tu ſi, comme tu l'eſpere, ſon arrêt ſe trouve favorable?

BONAVENTURI.

Ce que je dirai? L'on eſt comme immobile lorſque Bianca vous fixe! Faſſe le ciel que je puiſſe ſeulement bégayer!

MARTELLI.

Marchand de mots! Parler ou bégayer ſi tu veux; mais que répondras-tu?

BONAVENTURI.

A ſes pieds je lui jurerai que je l'aime paſſionnément, & que je l'aimerai avec une égale ardeur auſſi long-temps que

j'aurai un souffle de vie; que ma flamme augmentera à tout moment, qu'elle sera chaque jour plus ardente.

MARTELLI.

Et que deviendra ta prudente résolution de ne la voir de ta vie?

BONAVENTURI.

Elle s'est dissipée dans l'air comme une fine poussiere d'été.

MARTELLI.

Et ton serment?

BONAVENTURI.

Triple insensé que j'étois lorsque je le fis; & toi, dix fois plus fou encore de me le rappeller! ..... Serment d'amoureux! Un grain de sable arrêta-t'il jamais un torrent rapide? (*Il sort lestement.*)

MARTELLI (*En regardant après lui*)

Oui vraiment, c'eſt un véritable torrent! Souvent il mugit épouvantablement, & cependant un ſeul mois d'été le met à ſec. —— Pauvre Bonaventurier! Je ne regarde préſentement plus le projet de Phaéton comme une fable. En ce cas ſuis ton idée ; mais tout au moins tu ne pourras pas me reprocher que j'ai négligé de t'avertir.

BIANCA. (*Seule dans ſa chambre. Il ſonne trois heures.*)

Voilà! trois heures ſont ſonnées! — Moment fortuné! — attendu avec l'anxiété d'une coupable ; & cependant, deſiré avec l'impatience d'une fiancée. (*Elle ſe promene toute réveuſe dans ſa chambre*) D'où vient que les aîles d'aîgle du temps ſe métamorphoſent en la marche des eſcargots Il me ſemble que l'aiguille

l'aiguille s'arrête ſans mouvement ſur chaque ſeconde ! — (*D'un ton fanatique.*) Ne vieillis pas ſi vîte, machine du monde ; ne ſouffre pas que ta courſe rapide, ſemblable à la fragilité d'un jeune homme, ſe convertiſſe dans le pas lent d'un vieillard ; (*Elle redouble ſon pas en ſe promenant.*) ou ſi tu manques de force perſonnelle, accepte quelque peu de ma vîteſſe.... Grand Dieu, déja deux minutes !.... déja deux & demie ! déja trois ! — (*Avec emportement.*) En vérité, il joue déja le maître avant qu'il ait commencé à devenir époux.... Ha ! La porte s'ouvre ! — C'eſt la démarche d'une femme !.... Puiſſe-t-elle.... Inſenſée ! pourquoi perdre patience ! Tout doit-il changer dans l'ordre des choſes, parce que tu as moins de patience qu'un animal affamé ? — Encore une autre marche !.... Ha ! c'eſt lui ! c'eſt lui ! — Paix, paix. Cœur amoureux ;

ſoutiens l'aſſaut! Sein tremblant! —C'eſt lui-même!

BONAVENTURI *entre, la Gouvernante après lui. Bianca eſt prête de courir à ſa rencontre les bras ouverts; mais elle réſléchit & s'aſſeoit ſur une chaiſe, d'où elle lui tend déja à moitié la main avant qu'il ait encore parlé.*

BONAVENTURI.

Image de la beauté, me voici pour recevoir, peut-être, l'arrêt de mort de vos levres vermeilles, & terminer enſuite ma vie à vos pieds. (*Il ſe jette à ſes genoux.*)

BIANCA (*Lui tendant la main.*)

Non, non. Vivez! vivez pour Bianca, ſi elle vous eſt chere!

BONAVENTURI (*Dans un muet transport, évanoui sur son bras pendant deux minutes, se levant ensuite en sursaut.*)

Fasse le ciel que je puisse survivre à ce torrent de délices les plus inexprimables! (*Se jettant de rechef à genoux.*) Femme adorée, je dois vivre!

BIANCA. (*Lui sautant au col & l'embrassant.*)

Vivre! oui vivre! & même pour moi!

BONAVENTURI.

Puisse mon bonheur parler, & ma joie verser un torrent de larmes! — Vivre pour vous, gloire de votre sexe, adorable Bianca?

BIANCA.

Léve-toi, mon cher! — Vole dans mes bras, mon cher amant! Tu fus der-

changer. Si celui qui m'a donné la vie veut aussi me la conserver, il ne pourra ni ne voudra s'opposer à mes desirs. — Sans doute que la famille des Salviati ne déshonorera pas celle de Capello ?

BONAVENTURI. ( *Qui jusqu'ici est resté appuyé sur son bras, dans une muette sensibilité, frappé de ces paroles, se leve en tremblant.* )

Hélas ! comment ? Que dites-vous ? La famille de Salviati ?

BIANCA.

Hé bien, oui !

BONAVENTURI.

Juste Ciel ! un coup d'éclair, qui me fait voir un précipice effroyable ! Charmante Bianca, comment pensez-vous que s'appelle le téméraire que vous voyez présentement devant vous ?

BIANCA. (*Surprise.*)

Comment, n'êtes-vous pas Salviati ?

BONAVENTURI. (*Tombe sans connoissance, sur une chaise, & il se cache le visage ; Bianca & sa Gouvernante, épouvantées, courent à son secours.*)

BIANCA.

Grand Dieu ! qu'est ceci ? — Mon cher, bien-aimé de mon ame, parlez ! — Bianca vous en prie ; écoutez-la ! — Pas encore ? — Parlez donc ? Ouvrez les yeux & parlez !

LA GOUVERNANTE.

Charmant jeune homme ! que signifie ceci ? Remettez-vous ; parlez donc ! — Qui êtes-vous, si vous n'êtes point Salviati ?

BONAVENTURI. (*Se levant lestement & d'un ton hardi.*)

Non, adorable Bianca, je ne peux

vous laiſſer davantage dans l'erreur ! Quoiqu'elle me ſoit ſavorable cette erreur, elle a peut-être été la ſource de ma félicité précédente : mais qu'elle diſparoiſſe, car ce ſeroit une ſupercherie de ne la point déclarer. ( *Se jettant à ſes pieds.* ) La plus généreuſe de toutes les nobles Vénitiennes, celui que vous voyez à vos genoux n'eſt point Salviati, mais ſimplement un pauvre jeune homme attaché à ſon comptoir. S'il eſt puniſſable d'avoir oſé élever ſes vœux & ſes inclinations vers un objet ſi au-deſſus de lui ; ſoit! Vengez-vous du téméraire : duſſiez-vous le punir de mort, il la ſupportera ſans murmurer.

BIANCA.

Puiſſances céleſtes ! Qu'entends-je ? Vous n'êtes pas Salviati ? — Imprudent jeune homme, quel eſt votre nom ?

BONAVENTURI.

Bonaventuri, natif de Florence. — Je ſais à n'en pas douter, que même le plus pur ſang d'un mortel n'eſt pas aſſez noble pour aſpirer à votre main ; mais malheureuſement ! nous ne ſommes pas maîtres de notre naiſſance, ni les arbitres de nos deſtinées extérieures. — Mon unique nobleſſe conſiſte dans une probité héréditaire dans ma famille ; toute ma fortune gît dans ce cœur, qui ne bat, & qui ne battera jamais que pour vous ſeule.

BIANCA. (*Tordant ſes mains.*)

Dieu ! Juſte Ciel ! Quelle erreur ! Mes eſpérances ſont évanouies ! Tout eſt perdu ! Tout eſt perdu !

BONAVENTURI.

Si un amour exceſſif & le tendre cœur d'un homme de probité pouvoient don-

ner droit de prétendre à votre main ; il n'existeroit aucun homme dans le vaste univers, qui oseroit lutter avec moi, aucun Roi qui voulût se présenter à côté de moi ! Alors le pauvre Bonaventuri, maintenant dédaigné, pourroit espérer de devenir un jour votre époux. — C'est la premiere fois en ma vie que j'ai désiré d'être issu de sang royal ; j'acheterois volontiers de mon sang de vaines richesses, pour vous les offrir. — Comment, vous ne daignez pas seulement m'honorer d'un de vos regards ? Vos levres ne proféreront pas une parole, pour m'encourager ? — (*Elle regarde en pleurant, & les mains torses & élevée vers le Ciel.*) Ici. — Me voici ! Tournez ici vos yeux consolateurs, divine Bianca ! Pardon, pardon ! Pourquoi faut-il que je sois si cruellement puni pour une faute à laquelle je n'ai aucune part, & que j'ai dénoncée moi-même aussi-tôt qu'elle est venue à ma connoissance ?

BIANCA. ( *Feignant de ne pas avoir entendu la fin, & les yeux levés vers le Ciel.* ).

Soit, je te l'offre ce ſacrifice! Mais fais deſcendre d'en haut ta force ſur les foibles, Dieu Tout-puiſſant! La mienne eſt depuis long-tems exténuée — Bonaventuri . . . .

BONAVENTURI. ( *L'interrompant.* )

Hélas! je le devine, à quoi doit ſervir cette invocation pour de la force? Sans doute, pour me condamner à mort. Mais je vous conjure à mon tour, par le même Dieu, que vous invoquez, de réfléchir encore une fois à qui vous allez cauſer la mort. — Un jeune homme, qui n'a rien de plus cher que vous parmi l'immenſe quantité des créatures humaines; un jeune homme, qui auroit une joie céleſte, s'il pouvoit répandre ſon ſang pour vous; un jeune homme, auquel vous ordon-

nâtes un jour, vous-même, d'avoir bonne eſpérance; un jeune homme, dont les levres ſont encore brûlantes de vos tendres baiſers. — Dieu ! Bonté divine ! Un million de ſentimens, & à peine oſer encore prononcer une ſyllabe pour les articuler ! — Encore ceci, ſeulement encore ceci ! — S'il faut mourir, faites-moi mourir vous-même ! Si c'eſt d'une prompte mort, je vous en ſaurai gré, pourvu que vous ne me laiſſiez pas conſumer ma vie en langueurs, comme expoſé à une torture continuelle.

BIANCA.

O Bonaventuri ! ( *Montrant ſon cœur.* ) N'eſt-il pas ſuffiſamment déchiré ? Voulez-vous l'ulcérer davantage ?

BONAVENTURI.

Ciel ! peux-je.....

BIANCA.

Silence ! & écoutez moi ! — Il ſuffit,

aimable jeune homme, de vous avoir aimé une fois, pour vous aimer éternellement. — Mon cœur pense aussi trop noblement, pour changer ses sentimens, étant excité par l'inégalité de nos conditions & de nos richesses, envers celui qu'il auroit également aimé sous l'habillement d'un mendiant. — Je n'oserois cependant jamais me flatter de faire approuver mon inclination à un pere ambitieux. — Ainsi il faut ; — je prononce ceci en combattant avec moi-même, — il faut nous séparer, mon cher Bonaventuri. Je vous ai vu ici pour la premiere & la derniere fois ; je ne vous verrai plus. Chacune de vos visites ne serviroit à l'avenir qu'à faire suspecter ma vertu, qui m'est seule plus chere que notre amour : la vie ne m'est rien au prix des deux. — Partez, partez donc, mon infortuné ami ! Et si quelque chose peut vous consoler, soyez bien sûr que Bianca ne sera jamais l'épouse d'un autre ; si

ſa chambre ; c'eſt ce qu'il ignoroit. Il ſe retrouve au milieu de la nuit, ſur ſon lit, environné d'une quantité de monde, qui le rappella à la vie par des frictions & d'autres remedes; ſon ami Martelli, qui lui demandoit ſoigneuſement & ſouvent la cauſe de ſa maladie, étoit à côté de lui. Pendant long-tems Bonaventuri laiſſa faire tout ce que l'on voulut; il ne répondoit que par des paroles entrecoupées, & ce ne fut qu'au bout d'une heure qu'il eut la force de prier qu'on le laiſſât ſeul avec Martelli.

L'on s'y conforma, & alors ſon cœur navré s'épancha, en racontant ſon infortune à ſon ami. Il n'eſt que trop naturel, que celui-ci voulut le tranquiliſer par mille exhortations, ſoit par des conſolations nouvelles, ſoit par celles qu'il lui avoit déjà ſouvent expoſées. Il eſt encore plus vrai, que ce fut en vain; il verſa un petit verre d'eau ſur une

malheureux qu'il ne ſoit pas Salviati ; mais vraiment ! qui peut quelque choſe à ſon mal ? ( *Fort tranquillement.* ) Bianca, Bianca, ouvrez la porte, il eſt parti.

Il eſt impoſſible à la plume d'un humain de décrire l'excès de douleur, dont Bonaventuri fut pénétré en revenant de chez Bianca. — Sa folle eſpérance, en apparence, ſi proche d'aborder, & préſentement tout-à-coup naufragée ! Sa bien-aimée à ſon col & dans ſes bras, pendant le court eſpace de quatre minutes, & actuellement ſéparée de lui, & ſéparée vraiſemblablement pour toujours !

Malgré la foule de noires idées qui affoibliſſoient Bonaventuri de toutes parts, cependant la fléche ne part point de l'arc avec moins de ſentimens, que lui en reſſentit en quittant l'appartement où il avoit laiſſé Bianca. — Comment il étoit revenu du logement de ſon adorable maîtreſſe, à travers la rue, dans

dié avec autant de rigueur. Dans un autre moment elle blâmoit le téméraire, qui avoit osé, malgré la bassesse de son extraction, porter son audace jusqu'à aspirer à sa possession; & un instant plus tard elle n'auroit pas troqué ce même pauvre Commis de comptoir contre le Doge de Venise. Sa témérité lui paroissoit alors une générosité; son amour inconsidéré, la flamme la plus pure, & son désespoir, le modele de chaque sentiment.

Quelle triste situation! cependant qui ne prévoit pas, que dans le plus inégal de tous les combats, celui entre la raison & l'amour, la raison si souvent vaincue finit par succomber? Cette passion impérieuse, courageusement combattue pendant long-tems, se réfugia enfin sous le voile de la malignité & de la commisération; & trois jours après Bianca, non pas tant pour l'amour d'elle-même, que par sollicitude pour la vie

de ſon amant, écrivit la lettre ſuivante à Bonaventuri.

Jeune homme digne de compaſſion!

» Lorſque dernièrement nous nous
» vîmes & nous quittâmes, toute mon
» exiſtence étoit troublée; j'avois preſ-
» que perdu connoiſſance. — Ainſi je
» ne me rappelle plus ce que je te dis
« alors. Si je m'abandonnai involontaire-
» ment à des duretés, pardonne-les moi;
» ma bouche les proféra ſans que mon
» cœur y eût la moindre part. Je ne me
» ſouviens plus que du ſerment: que
» je ſerois ton épouſe, ou que je
» ne ſerois celle d'aucun homme; &
» je le réitére encore maintenant à la vé-
» rité, non ſans battement de cœur, mais
» cependant avec plus de ſang-froid. Ma
» mémoire me repréſente encore une
» choſe; un tableau épouvantable! c'eſt
» celui de ta douleur. — Jeune homme,
» ne perd pas courage! les plus grandes

» inquiétudes se métamorphosent souvent » en espérance ! Vraiment rien n'est im» possible à Dieu & à l'amour.

» Ta fidelle BIANCA. «

P. S. » Tu peux hardiment te con» fier à cette Négresse, elle m'est très» attachée, & son cœur est aussi blanc » que sa figure est noire. «

Si quelque chose à l'égard d'un malade, duquel son médecin, ses gardes & ses amis n'esperent plus rien, peut être envisagé comme un symptôme favorable, cette lettre ne pouvoit pas manquer d'effectuer un heureux changement à l'égard de Bonaventuri. Il la saisit avec empressement, & la relut mille fois ; le visage applati de la Négresse lui parut la figure d'un ange ; lorsqu'elle entra il pria tout le monde de se retirer ; il lui fit mille questions ; enfin il quitta son lit pour faire la réponse suivante.

Reine du beau ſexe !

» Cette main, qui tremble préſente-
» ment de joie, trembloit encore de friſ-
» ſons il n'y a que peu de minutes. —
» Eſt-il poſſible que Bianca puiſſe encore
» ſonger à moi ? Que dans la véhémence
» de la colere elle n'ait pas pour toujours
» détourné de mes malheurs & ſes yeux
» & ſon cœur ? — Les momens qui me
» reſtent encore à vivre ſont vraiſem-
» blablement en petit nombre & d'une
» courte durée ; mais dès-à-préſent je
» vais avec tranquillité d'ame à la ren-
» contre de la mort, qui doit mettre
» une fin à mes tourmens. — La béné-
» diction du Seigneur & celle de la
» bien-heureuſe Vierge Marie, puiſſent ſe
» répandre ſur la noble Capello !

» Je reçois le ſerment qu'elle a fait de
» devenir mon épouſe, ou de n'être celle
» d'aucun de mon ſexe ; mais Dieu me
» préſerve du téméraire eſpoir de la poſ-

» séder, & encore bien davantage de
» jamais condamner, par un esprit de
» noire jalousie, le plus superbe chef-
» d'œuvre du Créateur à prendre le voile
» monastique. Je serai sous peu dans le
» tombeau ; que ma fiancée fasse alors le
» bonheur d'un homme, qui réunisse à
» un cœur, tel que celui de Bonaven-
» turi, les trésors de Salviati, & une
» extraction égale à celle de Capello.

» Je t'assure que je rassemble toutes
» mes forces pour toi ; je suis mal-
» gré cela d'une telle foiblesse, que la
» plume m'est déjà tombée trois fois de
» la main. Adieu ! & lorsqu'un souffle
» léger frappera inopinément tes joues
» vermeilles, pense que c'est mon esprit
» qui s'efforce presqu'infructueusement
» de t'annoncer sa présence. Je serai
» jusqu'à mon dernier soupir

» BONAVENTURI. «

Pauvre Bianca, accablée de soucis !

Plus la lettre de Bonaventuri étoit affectueuse, moins elle étoit de son goût. Elle ignoroit encore que les pressentimens de mort annoncés par un amoureux, étoient rarement fondés sur une vérité littérale, & le récit que lui fit la Négresse, de la situation où elle avoit trouvé le jeune homme, ajoutoit encore à son inquiétude. L'amour redoubloit à proportion de celle-ci ; chaque heure il alloit en augmentant, & le lendemain matin elle lui dépêcha de nouveau la Négresse, avec la lettre suivante.

» Non, mon cher Bonaventuri, ta » lettre ne me dira point le dernier » adieu. Je veux que tu vives ; je te dé» fends encore d'envisager le tombeau » comme ta prochaine habitation, ainsi » que la mort comme ton unique amie. — » Quelle distraction ! Comment as-tu » pu faire si peu d'attention aux dernieres » lignes de ma lettre ?

» Eſt-il poſſible qu'une caverne ſi pro-
» fonde doive nous ſéparer ! Elle ne ſera
» cependant pas aſſez profonde, ni aſſez
» effroyable pour mon eſprit ! — Le tien
» veut voltiger autour de moi, ſeulement
» après ſa mort ? Hélas ! le mien le fait
» déjà de ton vivant ! — Jeune homme,
» jeune homme, le plus fort pourroit
» ſuccomber en cas de rivalité concer-
» nant l'ardeur de l'amour !

» Tu interprêtes mal mon ſerment. Ton
» épouſe, ou jamais celle d'aucun mor-
» tel ! Même ta mort prématurée n'an-
» nulleroit point ce ſerment. — Le prin-
» tems de ma jeuneſſe n'a-t-il pas pouſſé
» ſes fleurs pour toi ? ainſi perſonne autre
» ne pourroit...... Je ne peux ache-
» ver ; à chaque inſtant je ſuis interrom-
» pue & en danger d'être ſurpriſe. Je
» ne peux cependant différer plus long-
» tems de t'ordonner *de prendre ſoin de*
» *toi-même*. — Obéis ! ſinon tremble,
» car

» car alors tu ſerois accuſé là-bas par les
» larmes de

» Ta fidelle amie BIANCA. «

Bonaventuri reçut cette lettre avec une joie preſque plus grande qu'il n'avoit reçu la précédente. La célérité avec laquelle elle lui étoit parvenue, le ton perſuaſif avec lequel Bianca l'y aſſuroit qu'elle l'aimoit encore & même ardemment, le fortifierent de plus en plus. — C'eſt l'ordinaire de la nature humaine ! à peine lui a-t-on accordé ſes moindres déſirs, qu'elle croit pouvoir former des prétentions plus fortes pour obtenir l'accompliſſement des plus grands. Ce Bonaventuri, qui, dans le tems qu'il étoit inconſolable, épanchoit ſa triſteſſe dans le ſein de Martelli, auroit regardé comme une conſolation céleſte la plus légere étincelle d'eſpérance, que Bianca pût penſer favorablement à ſon égard ; ce même Bonaventuri vit

alors à peine cette étincelle, qu'il prétendit beaucoup plus; il se proposa ferment d'obtenir le tout ou rien. Les fantômes de la fortune lui sourirent alors de nouveau, en lui faisant signe de loin, & les mortifications précédentes ne l'intimiderent point: il voulut aller en avant ou mourir. Assez circonspect pour ne plus confier ces dernieres lettres à Martelli, dont la froide prévoyance amortissoit trop l'ardeur de sa bruyante jeunesse, il écrivit fort avant dans la nuit la lettre suivante, qu'il confia à la fidelle Négresse, à qui il avoit ordonné de venir prendre la réponse le lendemain matin.

« La plus généreuse des Vénitiennes,

« Connoissant à fond ton pouvoir » sur mon destin, tu m'ordonnes donc » pour la seconde fois de vivre? Mais » même cette indulgence céleste, com- » bien differe-t'elle de ce ton avec

« lequel tu me permis de me jeter dans
» tes bras ouverts, lorſque tu croyois
» encore embraſſer le riche Salviati dans
» la perſonne du miſérable Bonaventuri?..
« Idole de mon ame, pardonne ſi moi
« qui m'offre d'être d'ailleurs un ſûr
» garant de l'accompliſſement de chacun
» de mes devoirs, je ne peux répondre de
» ma propre conſervation!

« Juge toi même, ſi tu me voyois
» détenu dans une priſon obſcure, en-
» touré de ſerpens venimeux, expoſé à
» être dévoré peu-à-peu par un feu lent
» & voiſin de moi, & n'ayant qu'un
» bras libre, qui ſeroit armé d'un poi-
» gnard, t'haſarderois-tu alors de crier :
» Mon ami, ne fais point uſage de ce
» fer ; endure ton tourment ; quoique
» tu doives mourir dans quelques heu-
» res, garde - toi de mourir préſen-
» tement ?

» Quand l'idée de la mort ſe réveil-
» loit dans toute ſa force, quand je

» voulois vîte recourir au poignard ou
» au poiſon, il s'eſt élevé en moi un
» autre ſentiment également puiſſant.
» Non le ſentiment de la crainte ou
» celui de l'amour de la vie; mais
» l'idée ſuivante. La mort te ſépare du
» monde où Bianca vit; ſans elle le
» ciel lui-même deviendroit un enfer
» pour moi! & alors je me décidois à
» vivre. De folles poſſibilités ſe préſen-
» toient alors en foule à mon ame: elles
» étoient attrayantes au premier aſpect;
» mais hélas! elles reſſembloient à la
» piquure de la tarentule, qui com-
» mence par faire danſer, & qui ſe
» termine par des convulſions mortelles.
» Enſuite, je penſois ſouvent: peut-être
» qu'il ſeroit encore.....

» De grace, pardonne-moi ſi je reſte
« court ici. Quiconque confie ſes ſecrets
» à la plume & au papier, en a de
» très-froids ou de fort peu importans.
» C'eſt par cette raiſon que je te fais

» encore une priere ; elle sera peut-être » la derniere. . . . . Chère & généreuse » Bianca, je te conjure par ta belle » ame, par mon bonheur présent & à » venir, par l'ange gardien que tu in- » voques peut-être en ce moment ; ne » me refuse point cette derniere marque « d'amitié ; ne me refuse point la douce » satisfaction de pouvoir m'entretenir en- » core une fois avec toi.

» Quand ? Comment & où ? Cela » dépend de toi. . . . . Que cela décide » alors à jamais de ma destinée ! Chère » idole de mon cœur, ne rejette pas » cette priere ! »

Le pilote qui échoue sur une île déserte, ne regarde pas plus avidement de tous côtés, si par hasard la vapeur de son excessive inquiétude n'attire pas vers lui un navire, que le fit Bonaventuri durant quatre jours consécutifs, en attendant la réponse à sa demande.

Cette réponſe arriva enfin ; elle étoit conçue en ces termes :

» Je te ſais bon gré, cher favori de » mon ame, de reconnoître toi-même » mon indulgence. Je ne déſaprouve » pas tes objections. Si ton cœur s'ac- » corde avec le mien, une réfutation » ſeroit ſuperflue.

» Mais, hélas ! le cœur me ſaigne, » parce que je ne peux, moi qui » t'accorderois ſi volontiers toute de- » mande raiſonnable, te faire eſpérer » un entretien de bouche. Mais cette » effuſion de ſang ne rend pas poſ- » ſibles les choſes qui ſont naturelle- » ment impoſſibles.

» Ma négreſſe te racontera combien » ſoigneuſement je ſuis obſervée pendant » toute la journée par des eſpions impor- » tuns ; elle te dira que je ne ſuis pas un » moment en ſûreté ; que le coin le » plus ſolitaire eſt épié. Si ma gouver-

» nante se doutoit du plus léger retour
» de ma part, à plus forte raison d'une
» intelligence, elle en informeroit aussi-
» tôt mon pere ; un monastere ouvriroit
» infailliblement son gouffre pour me
» recevoir ; la prison te seroit peut-
» être réservée : alors tout seroit perdu
» pour nous. — Puisse la toute-puis-
» sance de l'amour me fournir un con-
» seil ; je le suivrai avec plaisir ; mais je ne
» peux pour le présent, t'offrir que des
» soupirs, des larmes & des vœux.

« Ta fidèle BIANCA. »

Bianca étoit alors dans les sentimens où Bonaventuri désiroit de la voir depuis long-temps. Voici la lettre (heureusement pour mes lecteurs, c'est la derniere) que la négresse porta à sa maîtresse.

« Il t'est donc absolument impossible
» de me donner un rendez-vous pen-
» dant le jour, soit chez toi ou quel-

» quelqu'autre part? Tu ne le peux, » quoique tu approuves d'ailleurs ma » demande? Eh bien! j'ai encore une » propoſition à te faire. A la vérité, je » la fais en tremblant; mais je ſais, à » n'en pas douter, que je parle à une » héroïne, à une ame généreuſe, éga- » lement exempte & d'une vile timidité » & de préjugés, c'eſt ce qui m'encou- » rage à haſarder mon expédient. — La » nuit a été de tout temps la confi- » dente de l'amour; rendons-la auſſi la » confidente du nôtre. Quand ton pere, » quand ta gouvernante dormiront, » veille alors pour l'amour, mon ado- » rable maîtreſſe! Viens alors toi-même » chez celui qui n'oſeroit aller chez toi. » Tu connois la maiſon que j'habite; » la pénultiéme fenêtre, la ſeule où tu » verras encore de la lumiere après » minuit, eſt la mienne; je t'y attendrai « avec impatience pendant ſept nuits » conſécutives : je me flatte .....

» Ne t'irrite pas ; ne te mets pas en co-
» lere unique objet pour qui je vis & fais
» mes derniers efforts ! — Je parcourerois
» avec beaucoup de plaisir les brûlantes
» contrées de l'Afrique, & les cantons
» glacés du Nord, pour l'amour de toi ;
» pourrois-tu refuser de faire quelques
» pas, à travers la rue, pour moi ?

» Sur-tout ne crains pas de te voir
» seule, dans un moment si périlleux ;
» avec un homme qui t'adore.—L'irré-
» vocable malédiction de Dieu tombe
» sur ma tête, que chaque Saint du
» paradis me refuse son intercession,
» qu'aucune messe de *requiem* ne délivre
» un jour mon ame, si j'hasarde envers
» toi la moindre demande ou une seule
» parole susceptible de faire rougir la
» vertu la plus austere ? — La tranquil-
» lité de ta conscience, ta bonne répu-
» tion & ta fortune me sont plus
» chères que mon amour. — Ne rejette
» donc pas ma priere ; je t'en conjure,

» exauce-la! Je ſerai juſqu'au dernier
» ſoupir, & même encore après,

» Ton BONAVENTURI. »

Je ne doute pas que preſque toutes les dames qui par haſard verront cette lettre, & de préférence celles qui ne feront point attention que le ſang italien bouillonne avec beaucoup plus d'impétuoſité que le ſang françois, trouveront la propoſition de Bonaventuri téméraire & très-impertinente. Bianca elle-même l'enviſagea d'abord telle. La pudeur, la crainte de l'aſſertion qu'elle avoit lue pluſieurs fois, que le parjure en amour, concernant l'article de continence, ne pouvoit être réputé un péché; les difficultés d'une viſite nocturne, ſes épouvantables ſuites en cas de découverte, l'intimidoient ſucceſſivement; & certainement ſa réſolution de combattre contre elle-même devoit être d'une fermeté beaucoup au-deſſus des réſolutions ordi-

naires du beau sexe ; car cette résolution dura pendant deux nuits entiéres, & Bianca en passa les trois quarts sans fermer l'œil. — Voici son monologue de la troisieme nuit, lorsqu'elle entendit sonner minuit.

« Il est impossible ; je ne saurois penser à autre chose qu'à lui ! — Même les prieres que j'adresse au ciel, se tournent en irréligion ; car mes pensées se rejettent constamment sur lui ; je ne songe qu'à lui, il me manque, & sans lui je suis privé de tout ! — (*Pause.*) Que fait-il en ce moment ? Veille-t'il aussi ? gémit-t'il aussi ? soupire-t'il aussi après moi ? — Oui certainement ! Peux-je en douter ? Ses lettres ne me l'assurent-elles pas ? Mon cœur ne me le dit-il pas ? — (*Elle jette la couverture de son lit & se leve en sursaut.*) Loin de moi le sommeil autrefois calme de mes inquiétudes, présentement mon plus insupportable

fardeau ! Tu es propre à ceux qui dorment : mais ce délassement n'existe plus pour moi ! — Même comme malade je renonce à toi. Un seul mortel ou une couche de terre peut guérir ma maladie ! -- *( Elle fait quelques tours dans la chambre ; elle s'arrête auprès du lit de sa gouvernante qui dort d'un profond sommeil.)* Et tu dors si mollement ! sans inquiétude pour moi, qui ai un si pressant besoin de tes soins ? —— Aucun songe amoureux, aucun soupir après un homme qui ne peut devenir ton époux, ne te privent de ton repos ! — Si tu as jamais ressenti ce que peut l'ardeur de la tendresse, l'âge a présentement éteint ta flamme ; il a modéré tes desirs. — *( Pause.)* Oh que ne suis-je ce que tu es ! Avec quelle satisfaction je troquerois ma figure & ma jeunesse contre cette main décharnée, contre ce visage déshonoré par les rides, contre cette taille diminuée, pourvu que j'eusse en même temps ton cœur, ton

existence, dont les alimens, les vêtemens & un gage annuel fixe, sont la plus grande félicité...... (*En se promenant.*) Bonaventuri ! Bonaventuri ! — Quel destin sinistre nous a condamnés, quoiqu'innocens, à nous rendre réciproquement malheureux ? — Quoi ! s'il m'attendoit peut-être à présent ? si à chaque coup de vent impétueux il accouroit à la fenêtre ? S'il étoit en colere de ce que je n'arrive pas ? — Etre en colere ! le pourroit-il ? Sa demande étoit-elle de nature que je dusse l'accorder ? — Si l'on me voyoit maintenant me glisser chez lui ? Si l'on s'appercevoit que je manque ? Mon honneur livré à la calomnie, la dérision de mes sœurs, l'emportement de mon pere, les reproches de ma conscience..... O Bonaventuri ! tu voudrois m'exposer à tous ces désagrémens, toi pour qui je mourrois moi-même volontiers ? — (*Réfléchissant*) Mourir ? (*Elle se jette sur une chaise d'un air consterné.*)

Bianca, tu te surprends toi-même sur une infidélité. Les propos satyriques de la ville, le severe traitement de ton pere & l'emprisonnement même sont-ils plus redoutables que la mort? Tu veux t'y soumettre pour Bonaventuri, & non à ces épreuves? (*Se levant avec précipitation.*) Debout? lève-toi! Ce qui peut te retenir, dort. — Dépêche-toi! va le trouver.... (*S'arretant.*) Mais s'il..... Pusillanime que je suis; comment pourrois-je..... Non, non, Bonaventuri a juré, & se défier de son serment seroit manquer de confiance envers le ciel même. Dieu ne pourroit impunément souffrir un faux serment dans le cœur d'un homme, dont il a doué les yeux & la bouche de tant de franchise & de persuasion.... Courage, vole dans ses bras!

Bianca descendit ensuite l'escalier aussi doucement que lestement; elle ouvrit la

porte de la maison, l'approcha doucement, & gagna le palais de Salviati comme le trait qui part de l'arc. — Le jeune homme l'y avoit inutilement attendue à la fenêtre pendant trois nuits & demie; déja son espoir se dissipoit peu-à-peu; il craignoit d'avoir tout gâté par sa demande trop téméraire, ou il trembloit quand il lui venoit à l'idée que Bianca pourroit avoir été prise sur le fait. Par cette raison il en crut à peine ses yeux, lorsqu'il entendit le bruit de son habit de soie, & quand il reconnut sa figure; il put à peine aller à sa rencontre après qu'elle l'eût convaincu, tant en toussant qu'en le saluant à voix basse, que ce n'étoit point un esprit folet qui avoit adopté cette figure si chère à son ame; & il lui fut encore plus difficile de parler, lorsque, pour premier compliment, cette gracieuse & charmante demoiselle lui présenta sa joue avec des yeux étincelans.

Il est très-possible que plusieurs de

mes lecteurs, & sur-tout de mes lectrices, s'attendent à trouver ici un dialogue très-passionné, & les plus sévères fulmineront contre moi quand ils se verront trompés. Mais malheureusement, l'auteur des Voyages Physiognomoniques a plus que raison, lorsqu'il assure que rien n'est plus ennuyeux pour un tiers, que l'entretien de deux amoureux (1) ; & comme l'ennui n'est point le sentiment que je desire exciter dans l'ame de mes lecteurs, j'espere que

(1) Cependant, certaine restriction a, sans contredit, lieu dans cette occasion, tant à l'égard des Auteurs, que des Traducteurs : savoir, quand, dans un semblable entretien amoureux, il s'opere quelque chose de nouveau qui fasse partie de l'Histoire, ou bien quand ces sortes de dialogues ne sont pas trop souvent répétés ; car dans ces deux cas, selon mon avis, ils peuvent assurément augmenter l'intérêt de l'ouvrage.

l'on ſe contentera des petits paragraphes ſuivans.

Bianca & Bonaventuri employerent deux heures en proteſtations de tendreſſe réciproques & en projets illuſoires, tant pour le préſent que pour l'avenir. Malgré pluſieurs témérités inſéparables d'un tête à tête, il tint ſes ſermens & reſpecta ſon amante imprudente; & de ſon côté, Bianca renouvella le ſien, d'être un jour ſon épouſe ou de n'être celle d'aucun homme. En prenant congé, ils convinrent d'un rendez-vous de ce genre fixé à la troiſieme nuit ſuivante, & ils ſe ſéparerent en s'embraſſant mille fois, & en s'en retournant au moins dix fois pour renouveller leurs adieux.

Pauvre Bianca, lorſqu'en revenant à la maiſon les yeux baignés de larmes de joie, tu rendois graces au ciel pour ces deux heures de félicité, tu ne prévoyois pas quel tour affligeant t'avoit joué un maudit haſard

pendant cet intervalle! Car quelqu'un paſſa devant le palais du vieux Capello: il en vit la porte ouverte; il crut qu'on avoit oublié de la fermer, & il y ſuppléa par un empreſſement mal placé.

Quelle frayeur pour Bianca, lorſque voulant ſe gliſſer leſtement dans le palais de ſon pere, elle en trouva la porte fermée! Un ſaiſiſſement de cœur s'empara d'elle; tombée muette ſur un banc de pierre, elle y reſta pendant deux minutes dans un engourdiſſement glacé; elle ſe releva enſuite avec célérité, étant fermement réſolue de rejoindre pour toujours l'idole de ſon cœur.

D'un autre côté, que l'on ſe figure de quel étonnement Bonaventuri fut ſaiſi, lorſque plein d'une ivreſſe délicieuſe, & prêt à ſe mettre au lit, il s'entendit appeller par ſon nom de deſſous ſa fenêtre, & qu'en l'ouvrant, il apperçut ſon adorable Bianca.

BONAVENTURI. (*Pendant qu'elle ouvre la porte.*)

Ha ! c'eſt vous ; vous voici de rechef ? Femme adorable !

BIANCA.

Même à jamais ſi tu veux ?

BONAVENTURI.

A jamais ! Seroit-il poſſible ? Que s'eſt-il donc paſſé ?

BIANCA (*avec une réſolution gaie.*)

Rien qui puiſſe nous affliger. Mon ami, mon tout, le moment le plus fortuné pour notre amour eſt arrivé ! Encore en nous quittant vous ſoupiriez paſſionnément après l'inſtant où vous pourriez m'appeller épouſe : je la ſuis préſentement ; je la ſerai tant que j'aurai un ſouffle de vie ; cependant ſous la legere condition que ce ne ſera pas à Veniſe.

BONAVENTURI.

Comment ? Quoi ?... Bianca, vous comprends-je bien, ou.....

BIANCA.

Laisse-moi achever ; tu jugeras ensuite. Cher idole de mon cœur, nous avions déja réfléchi sur l'avenir ; c'est ainsi que le ciel se rit de nos projets !.... Lorsque je suis arrivée à la porte de mon logis, je l'ai trouvé fermée. J'ai été saisie d'un frissonnement épouvantable, qui heureusement n'a duré que quelques secondes : J'ai alors pris mon parti ; j'ai fait mon choix pour aussi long-temps que je vivrai. — Rien ne peut me soustraire aux reproches amers & à la trop juste colere de mon pere, quand il apprendra, ce qu'il ne peut ignorer long-temps, — mon absence nocturne. Sa rage, l'emportement de ma famille m'extorquera ou devinera alors facilement mon secret:

une mort ſubite & ſecrette ſera ton ſort; une pénible & lente conſomption ſera le mien.... Rien, rien au monde ne nous ſauvera! Pour nous conſerver il ne nous reſte qu'un ſeul parti; celui d'une prompte fuite.

BONAVENTURI.

Fuir? Juſte Dieu! où?

BIANCA.

Point d'objection, point d'incertitude, point de larmes à préſent. Penſes-tu jeune homme que je n'en aurois pas en abondance, ſi je voulois m'écouter?——C'eſt ici le moment de me faire voir que tu m'aimes. Ne perdons pas un inſtant lorſque la néceſſité abſolue commande. Le point du jour ne doit plus nous éclairer à Veniſe; le moindre délai peut être fatal à ma réputation, à notre amour, à notre félicité & à notre vie!....

N'as-tu pas un pere ? Florence n'eſt-elle pas auſſi une belle & grande ville ?

BONAVENTURI.

Oui, j'ai un pere : ſans contredit Florence eſt grande & jolie ; mais hélas ! la maiſon de mon pere eſt l'aſyle de la pauvreté ! Mes parens y vivent en partie du peu que j'épargne ici. Chez eux, un miſérable toît nous mettroit à peine à l'abri des injures de l'air ; l'eau & le pain ſeroient notre unique nourriture.—Non mon adorable Bianca, élevée dans l'abondance & les richeſſes, comment pourriez-vous vous habituer à la plus grande indigence, qui nous preſſe aſſez amérement, nous autres qui y ſommes nés ? Quelles imprécations ne feriez-vous pas contre celui qui vous auroit précipitée dans la miſere ?

BIANCA (*d'un ton ſérieux.*)

Bonaventuri, moi je maudirois l'époux que j'aurois choiſi ?

BONAVENTURI.

Et auquel vous ne voulez cependant vous unir présentement & le suivre, que dans le premier mouvement de votre crainte. Ha Bianca! il est doux & facile de passer de l'infortune à un état de bonheur; mais qu'il est dur de trouver la misere après l'opulence! Quand le premier feu de votre amour seroit évaporé, vous auriez trop de sujets pour ne me plus regarder comme l'objet de votre tendresse, mais comme la funeste cause de tous vos maux.

BIANCA.

Non, cher amant, tu te trompes. Bannissons cette contrainte qui glace tes paroles. Aux yeux de Dieu nous sommes unis, ainsi un langage plus familier nous convient présentement. Voilà ma main, & la mort seule est capable de dissoudre notre union, en

faveur de laquelle dépose cet attouchement de mains & ce baiser.

BONAVENTURI.

Ha ! Bianca, combien je crains que......

BIANCA.

Ne crains rien ; je ne fais à présent que ce que je n'aurois pas moins fait, à la vérité un peu plus tard sans cet événement. — Dès l'instant que je te vis, tu devins mon unique desir : que m'importe maintenant l'accomplissement des moindres ?

BONAVENTURI.

Mais cette indigence extrême, qui nous attend ?

BIANCA.

Pourquoi, extrême ? Ne te désespere point ; le nécessaire ne nous manquera

pas !

pas! Les ouvrages que mes mains apprirent autrefois pour me servir d'amusement, seront alors une occupation agréable. Je sais broder de toute maniere; ce travail est peu lucratif; mais il nous sera subsister tout doucement. — Quand même je devrois faire paître un troupeau, je supporterois, sans murmurer, l'ardeur du soleil & l'intempérie de l'air, en réfléchissant au soir, où e pourrois gaiement voler de rechef dans tes bras.

BONAVENTURI.

Et si l'on nous découvroit alors? qu'en arriveroit-il?....

BIANCA.

Florence n'est-elle pas éloignée & vaste? N'y a-t-il pas un coin retiré & solitaire? Un village où nous puissions nous cacher? — Supposons même que l'on vienne à nous déterrer, serions-

nous exposés à un sort plus rigoureux, que nous ne le sommes présentement ici ? — Mais est-il juste, cher ami, que tu n'écoutes qu'une foiblesse, tandis que je suis ta consolatrice ? . . . Bonaventuri ! Bonaventuri ! de qui est la lettre qui est la cause premiere de tout ? Je crains, avec fondement, que tu ne m'aimes pas la moitié aussi ardemment que je t'aime.

BONAVENTURI.

Moi ? — Justes Dieux, anéantissez en moi la veine, qui ne brûle pas constamment pour Bianca !

BIANCA.

Çà, fuyons, au lieu de disputer ! — Chacun de ces momens nous est précieux. Malheur à nous, si nous ne savions pas en profiter, & si nous prodiguons par une scrupuleuse irrésolution ! — Le sort tombera où il vou-

dra ; cette nuit eſt aſſurément une des plus importantes de notre vie. Fais qu'elle devienne le commencement d'un prochain bonheur, & non d'une miſere future ! — Regarde ! regarde ! l'aurore va paroître ! Combien la lueur des étoiles eſt déjà pâle ! je peux déjà diſtinguer chaque pierre ſur le pavé... Ha ! cher amant, nous ſommes perdus, ſi, d'après les nombreux périls que nous avons déjà courus, nous devions ne point haſarder le dernier !

BONAVENTURI.

Soit, j'obéis ! — Dieu d'amour, & vous, ſaints chéris, ayez compaſſion de nous fuugitifs ! — Hélas ! je n'imaginois gueres que cette nuit ſeroit ma nuit nuptiale ; mais ſoit, pourvu que vous exauciez la priere que je vous fais : rendez ma chere Bianca auſſi conſtante dans ſon amour pour moi, que chaque goutte de mon ſang, fût-elle la derniere en

moi, auroit de joie, si je la répandois pour Bianca.

Bonaventuri rassembla alors à la hâte toutes les choses précieuses que l'on peut appeller ainsi, à raison de sa pauvreté. Quelques sequins étoient tout son argent comptant; des bagues de bas prix étoient son écrain : il les prit, & se sauva avec Bianca ; — bijou, qu'aucun Prince n'auroit été en état d'acheter ! — Dans la premiere gondole qu'ils trouva, ils gagnerent heureusement, & en peu de tems, la terre ferme. Le soleil venoit de se lever ; ils voyoient de loin la superbe Venise dans toute sa magnificence. Bianca la fixoit souvent, & se tournoit subitement vers le gondolier pour lui dire quelques paroles, ou plutôt pour cacher à Bonaventuri les larmes qui arrosoient involontairement ses joues.

Mais en débarquant, ( précaution

qu'ils eurent, parce qu'ils prévoyoient qu'on les pourſuivroit de préférence en mer ) & lorſque Bianca marchoit ſeule avec ſon amant ſur la route de Bologne, il lui fut impoſſible de lui cacher tout-à-fait l'inquiétude qu'elle avoit juſques-là diſſimulée en héroïne ; &, étant ſur une éminence, d'où l'on pouvoit encore voir Veniſe dans un éloignement obſcur, elle ſoupira aſſez haut pour engager Bonaventuri à la fixer.

BONAVENTURI. (*En l'embraſſant.*)

Ha ! je la vois, je la vois cependant, charmante Bianca, cette perle qui étoit prête de tomber à terre, mais qui vient de tomber ici ſur ton voile. — Pourquoi héſite-tu ? Te repens-tu peut-être déjà de t'être décidée à une ſi prompte fuite ? Parle ! il eſt encore tems de retourner.

BIANCA.

Le tems du retour eſt paſſé, mais non encore celui de regarder en arriere. — Tiens, Bonaventuri, encore deux pas plus loin, & la Ville où j'ai pris naiſſance, va diſparoître à ma vue; je ne la reverrai vraiſemblablement jamais. — Bonaventuri, lorſque je penſe à celui qu'il m'a été juſqu'à préſent permis d'appeller mon pere, avec quelle ſtupéfaction il apprend mon inconcevable fuite? avec quelle ſollicitude il me fait chercher dans les plus petits recoins de ſon vaſte palais, il envoie ſes émiſſaires par-tout! Avec quelle imprécation il maudit également le jour que lui donna un enfant déſobéiſſant, ainſi que celui qui l'en a privé. Lorſque je vois ſa reſpectable tête blanchie, s'avancer beaucoup plus rapidement vers le tombeau, — alors je ne peux m'empêcher d'héſiter & de trembler.... ( *Pauſe : d'un ton*

*différens*) Et, cependant, j'ai peur sans sujet. « Tu quitteras ton pere & » ta mere, & tu suivras ton épouse. » Ce sont là les paroles du Seigneur que j'ai souvent lues à la dérobée, & ensuite sérieusement appliquées à ce passage sans pressentir qu'il me seroit sous peu de tems aussi cher qu'il me l'est aujourd'hui. — Adieu, Venise! (*Elle marche quelques pas en avant.*) Regarde, Bonaventuri; le dernier éclat de ses tours s'éclipse! (*Ayant marché quelques pas en arriere.*) Pardon, mon amant; il faut que je jette encore un coup d'œil sur cette splendeur. Voilà qui est bien! cela suffit! Marchons présentement, cher époux, marchons! Florence a aussi des maisons & des tours en suffisance; Florence possede pere & mere, & — ô quels plaisirs consolans! — & un Bonaventuri pour moi! . . . . . . . . . .

. . . . .

Nos amans mirent quatre jours &

autant de nuits pour arriver à Bologne. — Leur premier gîte fut dans un misérable cabaret de village ; on leur assigna une litiere de paille à moitié pourrie dans une chambre écartée & obscure.

BONAVENTURI. ( *En se jettant tristement sur un banc de bois.* )

C'est ici, c'est donc ici le dortoir d'une Dame, dont l'extraction pourroit le disputer en noblesse à plusieurs Princes, qui étoit encore couchée la nuit précédente dans un lit, dont la valeur surpasse peut-être de beaucoup celle de cette cabanne entiere ! — Charmante Bianca, quel affreux commencement !

BIANCA. ( *Souriant.* )

Mon cher amant, as-tu remarqué que le plus léger soupir ait ému davantage mon sein qu'à l'ordinaire à l'aspect de cette litiere ? — Ai-je lieu

de murmurer, quand je partage le sort de l'idole de mon ame? — Ou l'éderdon & les magnifiques couvertures des Indes communiquent-elles au corps un sommeil plus salubre, que l'exercice & la tranquillité du corps? Que ce dernier ne peut-il encore être chez moi dans l'état qu'il devroit être; peut-être que le rapport de cette nuit le disputeroit à la plus douce de ma vie précédente. — Encore une priere, cher époux, promets-m'en l'accomplissement encore avant que nous nous couchions.

BONAVENTURI.

Pourquoi me prier, quand ma chere Bianca peut ordonner?

BIANCA.

Lorsqu'en conséquence de la lettre, j'allai te trouver, je le fis avec pleine confiance; car tu avois juré; & je me transportai chez un généreux

jeune-homme, comme une fille simplement fiancée. — Mais lorsque je t'ai donné ma main, lorsque je t'ai salué comme mon époux, je renonçai alors à la sûreté de ton serment. — ( *D'un ton très-animé.* ) Bonaventuri ne m'estime pas moins, parce que je vais t'avouer mon foible ! La sincérité est sans contredit, une vertu qui loge difficilement dans un cœur. — Si je me couchois présentement de mon propre mouvement à ton côté ; si tu venois à m'embrasser, & si tes baisers me jettoient dans un transport, alors une seule parole sortie de la bouche d'un amant suppliant . . . & là je . . . Excuse-moi, la pudeur virginale ne connoît point de termes pour certaines choses. — Bref, je serois alors ton épouse dans toute l'étendue du terme ; & cependant je sens parfaitement bien, mon cher amant, que je ne dois pas encore la devenir tout-à-fait.

BONAVENTURI.

Pas encore tout-à-fait, tandis que tu m'aimes ?

BIANCA.

L'amour annulle-t-il chaque commandement ? Aucunes mains sacrées n'ont encore joint les nôtres ensemble ; nul ecclésiastique respectable ne nous a encore donné la bénédiction nuptiale ; & la bénédiction divine nous est préférement si nécessaire ! — A la vérité, il ne nous manque que les cérémonies ; & celui qui voit tout d'en haut, ne fait attention qu'au cœur. — Mais, hélas ! ils se trouvent des momens où des actions moins coupables excitent des doutes de conscience ; une fille obéissante, fugitive, n'irritera du moins pas aussi le ciel, comme elle a malheureusement excité le courroux de son pere

— Ainsi, promets-moi de ne rien exiger de moi jusqu'à ce que nous ayons été indissolublement unis devant l'Autel, que ce soit devant tel Autel qu'il se pourra, — selon les rites de l'Eglise, & conformément aux engagemens de nos cœurs.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il étoit facile de remarquer combien il en coûtoit au jeune homme pour se vaincre. Ce combat flattoit intérieurement Bianca! — Il lui promit cependant de se conformer à sa volonté; & Bianca se coucha alors à côté de son favori avec autant d'allégresse, que si elle avoit été accoutumée dès la jeunesse à un gîte de cette espece; & lassée de la grande fatigue de la journée, elle dormit très-paisiblement d'un profond sommeil. — Mais cette derniere continence volontaire ne fut pas de longue durée. Le quatrieme jour, lorsqu'ils voyoient déjà de loin Bologne devant

eux, ils arriverent dans un petit village au soleil couchant; & Bonaventuri, qui vouloit entrer dans le premier cabaret qu'il rencontra, vit passer un Ecclésiastique, qu'il reconnut pour un de ses condisciples, & à la probité duquel il pouvoit se confier. — Il lui vint naturellement aussi-tôt à l'idée de s'assurer la possession de Bianca à la faveur du ministere de son ancien camarade; pour ce effet, il suivit le Prêtre, avec qui il renouvella connoissance; il lui fit l'aveu qu'il étoit en fuite avec une jeune Vénitienne, (mais il lui cacha sérieusement sa haute extraction) & il le pria de vouloir bien leur donner sa bénédiction nuptiale. L'Ecclésiastique lui accorda sa priere; il hésita pendant un instant, lorsque Bianca jetta son voile en arriere, & qu'il reconnut en elle une beauté angélique; il jetta un coup d'oeil plein d'envie sur Bonaventuri; il garda le silence pendant trois à quatre

secondes, comme s'il réfléchissoit ; alors il remplit enfin sa promesse. Le couple nouvellement marié étoit déjà en devoir de le remercier, lorsqu'il prit de rechef Bianca par la main, & qu'il l'embarrassa extrêmement par la question suivante :

LE PRÊTRE.

Et vous, charmante Dame, vous vous appellez réellement Rose Carini ?

BIANCA.

L'on m'a nommée ainsi jusqu'à présent. — Vous savez vous-même que je viens de changer mon nom dans ce moment.

LE PRÊTRE. (*A Bonaventuri.*)

Mon ami, le comptoir de Salviati où vous restois à Venise, étoit-il éloigné du palais du vieux Sénateur Capello ?

BONAVENTURI. ( *Embarrassé.* )

Pourquoi donc ? ( *A part.* ) Ha ! s'il soupçonnoit !

LE PRÊTRE.

Ou bien, y avois-tu quelquefois affaire ?

BONAVENTURI.

Jamais, autant que je puis m'en rappeller, — D'où vient me fais-tu cette question ?

LE PRÊTRE. ( *à Bianca.* )

Pardonnez-moi, charmante & illustre Vénitienne, si, au lieu de faire rougir & balbutier plus long-tems votre nouvel époux, je prends la hardiesse de vous saluer comme Bianca Capello. Mon audace sera vraisemblablement compensée par l'avis que je suis intentionné d'y ajouter.

BIANCA. (*Extrêmement inquiette.*)

Monsieur, je ne vous comprends pas.

LE PRÊTRE.

Puisse, le ciel, aussi certainement m'être propice présentement & au grand jour du dernier jugement, que vous me comprenez à présent malgré votre embarras! — Cependant, pour ne point nous arrêter en des détours inutiles, apprenez, charmante Bianca, que je suis de retour seulement depuis peu de Bologne, où l'on s'entretenoit de votre évasion, comme d'une nouvelle; chaque sigisbé couroit encore en chenille la raconter à sa maîtresse. — Pensez-vous donc qu'un pere aussi riche, puisse perdre sa fille unique, & sur-tout une fille telle que vous, sans remuer le ciel & la terre — &, s'il étoit nécessaire, les enfers? Plus de vingt commissionnaires vous cherchent dans tous les coins. Le

plus petit cheveu, chaque trait, chaque couture & fil de votre habillement sont très-soigneusement signalés ; une récompense considérable excite l'avidité de mille personnes, & il n'y a qu'une protection divine qui puisse vous avoir préservé jusqu'à présent, & m'avoir justement envoyé à votre rencontre pour vous avertir.

BIANCA.

Mais, Monsieur, si je vous assurois présentement que...

LE PRÊTRE.

De grace! ne différez pas davantage de vous ouvrir à moi, les yeux de Bianca, son front si attrayant, sa charmante bouche, ne seroient pas si généralement vantés dans toute l'Italie, si tous ces attraits, que je vois devant moi, appartenoient à quelqu'autre Dame.

Quand même une belle ne se déceleroit pas, elle le fait cependant quelquefois, lorsqu'on lui glisse une flatterie inattendue. Aussi Bianca ne put-elle se contrefaire plus long-tems; elle fixa tristement son époux; & comme il parut lui donner plein pouvoir d'agir à sa volonté, elle découvrit toute son histoire à cet Ecclésiastique. Elle n'eut point sujet de s'en repentir; car il lui procura un autre habillement qui cachoit même sa condition; il lui conseilla aussi de teindre ses cheveux & ses paupieres, pour en changer la couleur. Il procura aussi d'autres habits à Bonaventuri, & il leur prescrivit de prendre de si justes précautions, qu'ils traverserent le lendemain Bologne sans être reconnus.

Bologne, comme l'on sait, est séparée du territoire de Florence par l'Apennin, mont célebre, mais âpre & coupé de précipices, où les routes ordinaires mêmes sont très-pénibles &

dangereuses. Mais nos nouveaux mariés ne s'hasarderent pas de prendre la route la plus fréquentée, que sa hauteur prodigieuse a fait appeller le *Giogo ;* ils prirent la droite, & ils enfilerent le périlleux sentier, qui conduit à Pistoye, à travers les rochers les plus escarpés. Là, ils sont entassés l'un sur l'autre; où l'on remarque à peine le pas d'un mortel; où une pluie continue les cachoit presque toujours dans un brouillard épais, perçoit leurs habits, refroidissoit leurs corps, & rendoit le chemin encore plus mauvais; où la faim & la calamité les menaçoit de tous les côtés : ils étoient là exténués sans guide & sans argent. — Infortunée Bianca, quelle devoit être la force de ton ame, pour ne pas succomber tout-à-fait ! Des plantes, des racines, & quelques graines sauvages, faisoient toute leur nourriture; la terre humide, leur gîte pen-

dant la nuit, & le ciel leur couverture. Ses souliers légers furent bientôt usés ; elle les jetta tranquillement sur la route, & Bonaventuri voyoit avec une sensibilite inexprimable les pieds de sa chere moitié, naturellement de la couleur des lys, déchirés par les épines & les brossailles ; il voyoit leurs traces ensanglantées marquées sur chaque pierre où elle les avoit posés, enfin que l'extrême lassitude & la douleur lui permettoient à peine de continuer sa marche, malgré les efforts qu'elle faisoit.

Dans cette détresse extrême, il apperçut à une petite distance, dans un vallon étroit, un jeune berger, appuyé contre un énorme rocher, qui chantoit tranquillement & sans inquiétude sa chansonnette, tandis que son troupeau de chevres pâturoit ça & là sur la pente. — Une apparition angélique ne lui auroit pas occasionné un plus vif transport.

Bonaventuri fit quelques ſauts hardis & précipités, pour deſcendre du rocher, & il vola vers le Berger.

BONAVENTURI.

Ha, mon ami, quelle joie de trouver enfin un homme dans ce déſert, & même un homme qui, comme je le prévois, aura des ſentimens d'humanité!

LE BERGER. ( *Aſſez indifférent.* )

Ha, ha, vous êtes ſans doute égarés?

BONAVENTURI.

Oui, certainement! & ce qui eſt encore pire, nous ſommes prêts à périr

LE BERGER.

J'en ſuis fâché. A la vérité, vous vous êtes trop jetté de côté. Si ce n'étoient mes chevres, je vous remettrois très-volontiers ſur la bonne voie.

BONAVENTURI.

Ho, assurément tu ne nous refuseras point ce service, malgré tes chevres.

LE BERGER.

Vraiment il m'est impossible ! Je ne peux m'exposer à les laisser dans l'embarras, car elles se blesseroient facilement.

BONAVENTURI.

Je veux cependant encore te faire une question, & tu ferois alors certainement quelque chose de plus pour nous.

LE BERGER.

Hé bien, que veux-tu me demander ?

BONAVENTURI.

Jeune homme, dis-moi de bonne foi, as-tu jamais été amoureux ?

LE BERGER.

Or çà, je pensois que l'on remarquoit aisément à ma mine, que j'ai vingt ans accomplis ; & Jérôme, mon voisin, a trois filles qui éblouissent.

BONAVENTURI.

Cela me fait plaisir ! — Hé bien, mon ami, si comme tu l'avoue toi-même, tu as senti un tendre amour ; prends pitié de mon infortunée épouse, que j'ai été obligé de laisser là haut dans l'accablement, & à qui, comme tu le verras de tes propres yeux, il est dans l'impossibilité de monter cette âpre montagne. — Pistoye ne doit plus être fort éloignée ; c'est-là que nous voulons aller. Tu connois, à n'en pas douter, le chemin le plus court, aide-moi à l'y transporter ! & par ce moyen tu mériteras non-seulement nos plus vifs remerciemens, ainsi que la bénédiction du ciel ;

qui récompenſe chaque bonne œuvre; mais je te récompenſerai auſſi moi-même ſelon mes petites facultés, d'une maniere que tu n'auras pas lieu de te repentir de ta peine, ni de ce que tu pourrois négliger.

LE BERGER.

Ho, ces dernieres paroles ſont ſans contredit engageantes. — Où eſt votre tendron exténué ?

BONAVENTURI. ( *Montrant vers la hauteur.* )

Ne la vois-tu pas là haut ? — Viens avec moi. ( *Ils montent* )

BIANCA.

Aimable inconnu, nos prieres t'ont-elles touché ? Peux-tu nous tirer de la détreſſe où nous gémiſſons ?

LE BERGER. ( *Plein d'admiration.*

Sainte Vierge Marie ! —— L'on ne ſauroit

ſauroit manquer d'être ſaiſi de compaſſion, lorſqu'une ſi jolie Dame nous en prie ? — ( *A Bonaventuri.* ) Tu viens de me faire un long & ample verbiage ; tu aurois pu t'en épargner la peine, ſi tu m'avois d'abord fait connoître cette attendriſſante figure de Dame, le reſte étoit ſuperflu..

BIANCA.

J'ai donc ému ta compaſſion ? — Mais comment pourras-tu préſentement nous donner du ſecours ?

LE BERGER.

Ho, il y aura auſſi un moyen pour cela ! Le chemin dans lequel vous vous trouvez, eſt ſans contredit plus avant à peine praticable pour des bêtes de ſomme, & vos tendres pieds, préſentement déjà bleſſés, ſeroient ſous peu en marmelade. — Tout ce que je peux faire pour votre ſervice, eſt de vous charger derriere mon dos, & vous tranſporter de la maniere

que nous faiſons nos malades, lorſque nous les portons de ces cabanes aux bains ſalutaires de la Poretta, qui ne ſont pas loin d'ici (11). J'ai une chaiſe d'ozier à cet effet; accoutumé depuis long-tems à porter des voyageurs ſur mes épaules, je ſuis prêt à être votre porteur.

BIANCA.

Brave & compatiſſant jeune homme!

BONAVENTURI. ( *En l'embraſſant.* )

Notre Ange Gardien!

LE BERGER.

Çà, çà, pas tant de train; il faudroit avoir un cœur de tigre, pour vous abandonner, & laiſſer languir plus long-tems ici! ( *Bas* ). Sur-tout, attendu que vous voulez me dédommager de ma peine.

Pendant que le Berger prononçoit ces dernieres paroles à baſſe voix, il courut promptement à ſa cabane, qui étoit dans le voiſinage; un moment après il revint

avec sa sœur, une jeune brunette, qui fixa Bonaventuri avec beaucoup de satisfaction ; il lui confia la garde de son troupeau, en lui recommandant très-sérieusement de ne pas trop s'amuser pendant son abscence à folâtrer avec les garçons des environs, & de ne pas négliger par ce moyen ses chevres. Il montra sa chaise à Bianca, en vanta beaucoup la commodité, & l'exhorta à s'asseoir dedans sans la moindre crainte.

Pendant qu'elle s'y plaçoit, après que Bonaventuri l'y eut décidée à force de prieres, celui-ci recommanda au Berger, avec une anxiété presqu'importune, de prendre toutes les précautions possibles.

Le courage, ou plutôt l'intrépidité des habitans de ces montagnes, dit-il, est généralement connue dans toute l'Italie ; & il me paroît aussi, mon ami, que tu n'as aucune idée de ce que l'on appelle danger. Mais je te prie, les lar-

mes aux yeux, je te conjure d'être plutôt craintif que trop hardi. — Si nous rencontrons des précipices, n'y passe pas, je t'en prie.

LE BERGER. (*Souriant.*)

Un bon conseil ! Que faudra-t-il donc faire ? Attendre, sans doute, que le gouffre ait plus d'ouverture ?

BONAVENTURI.

Insensible, qui ose se moquer de moi ! — Pourquoi ne pas faire un détour, dût-il être de plusieurs journées ? Songe du moins que ton fardeau est composé de la plus noble (*Consterné, il reste court pendant quelques secondes, ensuite il continue.*) De la plus noble créature de toute l'Italie.

LE BERGER.

Soit, il très-possible ; mais il est malgré cela très-facile que je l'oublie ; puisque je ne saurois la voir en marchant. Quoi qu'il en soit, console-toi, pusilla-

nime ; je vais penser à quelqu'autre chose, qui est moins difficile d'oublier, au danger de ma tête. Elle n'est, à la vérité, pas la plus belle de l'Italie entiere ; mais c'est la seule qui m'appartienne.

La marche alla alors son train. Quoique la montée devenoit, comme l'avoit prédit le conducteur, de plus en plus pénible, le regard craintif de Bonaventuri étoit plutôt fixé sur le Berger qui précédoit, que sur le chemin qu'il devoit suivre ; ils gagnerent le sommet de la montagne dans l'espace de quelques heures.

Quiconque soutient, qu'en général l'on marche plus aisément en descendant qu'en montant, n'a sûrement jamais escaladé certaines montagnes, notamment le mont Apennin. Lorsqu'ils furent parvenus au sommet tant desiré, l'appréhension extrême de Bonaventuri augmenta considérablement. La

montagne, coupée à plomb comme une muraille, tombe perpendiculairement dans un vallon, de sorte que la vue s'égare à l'aspect de cet abyme affreux. Un torrent, qui est le commencement de ce qu'on appelle le petit Reno (12), traverse le vallon avec un mugissement épouvantable. Toute oreille qui l'entend couler en bas, à un petit éloignement, est étourdie; elle entend trop, pour pouvoir entendre quelquelque chose, tant il brise fréquemment ses flots furieux contre les rochers qu'il rencontre çà & là; & tant le terrein qu'il parcourt est abondant en précipices; malgré ce mugissement, le vallon est cependant beaucoup trop profond, pour que l'on entende d'en haut le moindre bruit de ce furieux torrent; & ce n'est qu'avec peine que l'on apperçoit le blanc de l'écume, qui delà paroît s'écouler lentement, quoiqu'il coule avec la rapidité d'une fleche.

Il n'y avoit pas long-tems qu'un

ondée de pluie avoit rompu & emporté le petit ſentier qu'on voyoit auparavant dans ce lieu horrible. Les bergers des environs, auxquels il étoit indiſpenſable, y avoient, à la vérité, ſubſtitué des creux profonds de la groſſeur du pied d'un homme, pratiqués dans la terre gliſſante & fangeuſe ; mais ils étoient extrêmement mal aſſurés, malgré leur profondeur ; c'étoient les plus épouvantables degrés qu'un homme téméraire puiſſe s'haſarder de deſcendre. Nos intrépides aréonautes auroient indubitablement frémi en cet endroit, & ils auroient peut-être renoncé à l'immortalité, à laquelle ils forment aujourd'hui de ſi grandes prétentions.

Bonaventuri commença à trembler pour lui-même quand il ſe mit en devoir de deſcendre. — Mais, juſte Ciel, quelle fût tout-à-coup ſa frayeur, lorſqu'il vit gliſſer le Berger, & tomber ſur ſes genoux ! La plus petite goutte de

ſang diſparut comme un éclair de ſes joues vermeilles ; une froideur ſemblable à celle de la mort, qui engourdit les humains, ſe répandit dans tout ſon corps, il voulut crier ; mais ſa voix expira ſur ſes levres, & ſon angoiſſe étoit ſi violente, qu'elle lui ôta la force de prononcer la moindre ſyllabe.

Cependant un génie tutélaire veilloit à la conſervation de Bianca, deſtinée à de plus grandes fatalités. Le Berger, par une adreſſe admirable, ne perdit pas l'équilibre en gliſſant ; ſon pied pouſſa devant ſoi une ſuffiſante quantité de terre, ce qui le préſerva d'arriver au bord du précipice ; en un mot, il eut le bonheur de ſe relever, & de pouvoir ſe remettre à marcher. Ayant enfin atteint l'extrémité de ce dangereux paſſage, il continua ſa route par un chemin plus commode & plus ſûr, qui le conduiſit en bas dans un pré à côté de ce vallon, ſans accident fâcheux.

Lorſque Bonaventuri y arriva, il trouva ſa chere moitié aſſiſe au milieu des fleurs, dont elle cueilloit les plus belles; elle les attachoit enſemble en forme de bouquet, ſans donner le moindre ſigne d'épouvante.

BONAVENTURI. (*Il ſaiſit la main de Bianca en courant à elle.*)

Mon adorable, mon incomparable! Toi qui m'eſt tombée en partage par un prodige, & qui m'eſt conſervée par un miracle! Comment te trouves-tu?

BIANCA.

Bien; tu vois que je m'amuſe à faire des guirlandes; devine pour qui? (*Elle lui offre les fleurs.*)

BONAVENTURI.

Je te remercie, Bianca! Mais quels étoient les mouvemens de ton cœur au milieu des périls de cet affreux paſſage?

BIANCA. (*Souriant*).

Tels que je ne déſire pas d'en reſſen-

tir ſouvent de cette nature ; je fermois les yeux de toutes mes forces, m'attendant à tout moment à ſentir mon corps briſé en mille morceaux, en tombant ſur ces rochers, à laiſſer mes os enſévelis dans cet effroyable abîme juſqu'au jour auquel les inhumés, comme les non inhumés, ſeront réunis.

BONAVENTURI.

Charmante héroïne ! Et quand ton porteur a gliſſé ?

BIANCA.

Qu'aurois-je pu penſer autre choſe, ſinon que la mort étoit déjà réellement ſur mes pas ? J'avoue cependant franchement, mon cher Bonaventuri, que cette viſite, d'ailleurs ſi terrible, m'épouvantoit moins par elle-même, que par la penſée qu'elle alloit me ſéparer de toi. — (*Avec un ton plein de tendreſſe.*) Séparer de toi ? — Méchant, quelle vertu poſſede-tu en toi pour m'en-

chaîner d'une maniere que ta séparation me semble infiniment plus affligeante que tout accident naturel ? — Sur-tout à présent que je craignois si fort que cette séparation ne fût une séparation éternelle.

BONAVENTURI.

Une séparation éternelle ? Pourquoi cela ?

BIANCA.

Quoi ? Si par hasard j'avois appris, en reprenant d'abord les esprits de l'ame, que, par un excès de fidélité, tu avois voulu te précipiter après moi ; que tu avois quitté le poste que la providence nous avoit assigné ; que tu t'étois jetté après moi dans cet affreux abîme, & qu'alors une tombe éternelle nous séparoit.

BONAVENTURI.

Bianca, charmante épouse fanatique ! Tu parles plus sérieusement & plus sagement que n'a jamais raisonné un

prêtre bigot! — T'avoir ſuivi, n'avoir pas voulu te ſurvivre, cela pourroit m'être imputé à crime par un Dieu qui m'a inſpiré cet amour infini? Non.

BIANCA.

Vraiment, oui, infini! Du moins quant à moi! C'eſt juſtement par cette raiſon que je déſirois qu'il durât auſſi là, & qu'il y fût encore récompenſé. ( *En l'embraſſant.*) Cher époux! quand bien j'atteindrois l'âge de Méthuſalem, je ne pourrois néanmoins achever de vider cette profonde coupe d'amour qui m'engage de t'aimer.

BONAVENTURI. (*Avec un joyeux tranſport.*)

Non? parles-tu vrai? Sois donc aſſurée que l'éternité même ne me ſuffiroit pas pour épuiſer mes ſentimens.

*Fin du premier Volume.*


RD

